

Le Monde Illustré
Album Universel



La sortie du pilote

L'activité fébrile des affaires épuise les meilleures constitutions — Mais il est facile de renouveler l'énergie dépensée.

IL N'Y A PLUS D'EXCUSE POUR CEUX
QUI VIEILLISSENT AVANT LE TEMPS

L'activité fébrile des affaires épuise les constitutions les plus vigoureuses ; cela n'a rien d'étonnant, quand on sait l'énorme dépense d'énergie que doit faire un homme lancé dans les affaires, s'il ne veut se laisser devancer par son voisin. Le vingtième siècle est le siècle de l'électricité, et les hommes doivent aller aussi vite que des machines s'ils veulent arriver au succès.

Tous n'ont pas la force pour faire la lutte jusqu'au bout, mais tous le pourraient s'ils le voulaient. Pour faire face à cette dépense excessive d'énergie, il faut stimuler les sources productives de cette énergie; il faut donner aux nerfs et au cerveau leur nourriture. Or, le cerveau et les muscles sont nourris par le sang. Dès que le sang a donné ses principes vivifiants, il demande lui-même une nourriture pour renouveler ces principes. La science nous dit que la couleur du sang dépend de sa richesse en fer. Le fer tient le sang rouge et clair, chaud et généreux. Tant que le sang ne manque pas de forces. Le meilleur dans le sang, c'est l'usage du Vin contenant du fer naturel; c'est-n'a pas été ajouté sous la forme conque, mais qu'il vient de la vigne de Saint-Michel étant excès



MR H. C. CORNISH

témoins des fatigues de votre rapidité le jour où il n'aura plus gent nécessaire pour comvos enfants, calmez vos donner une nouvelle vitre famille, en lui faisant Michel.

monsieur H. C. Cornish, néral de la Compagnie Life :

excessif, la tension constante de l'esprit, qui sont les conséquences de la chasse aux risques, sont prolongés pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, je sens un affaiblissement complet. Il me serait impossible de continuer mon travail, si je ne prenais alors du Vin Saint-Michel. Quelques bouteilles suffisent à me remettre sur pieds.

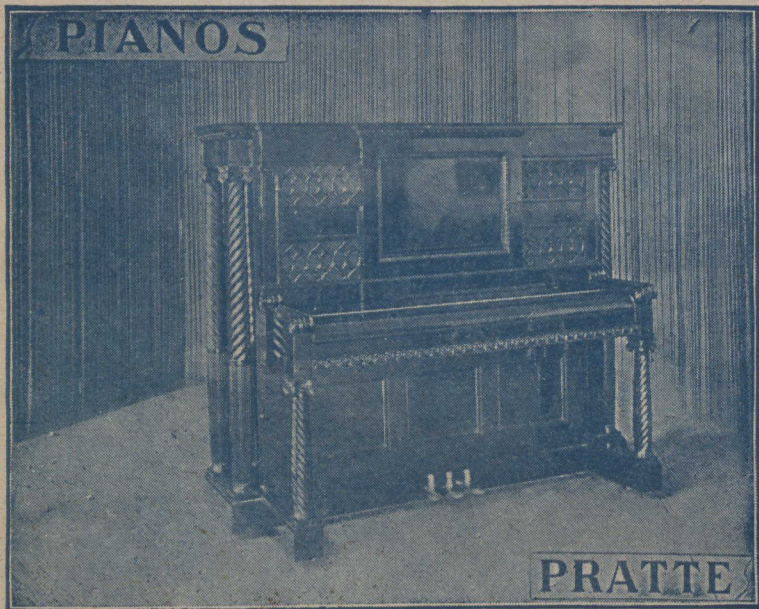
H. C. CORNISH.

Le Vin St-Michel

est inappréciable pour toutes les personnes qui souffrent de surmenage, que ce soit un homme ou une femme de lettres, un instituteur ou une institutrice, un homme de bureau ou un artisan, un vieillard ou un enfant.

En vente dans toutes les pharmacies et tous les débits de liqueurs.

BOIVIN, WILSON & CIE, MONTREAL, AGENTS GENERAUX.



--- LES ---

Pianos "PRATTE"

Sont excellents sous tous rapports. Le son est riche, plein, et possédant ce "velouté" si apprécié des musiciens. Le mécanisme est splendide, agréable, et la sonorité est belle. Les sons se prolongent avec intensité, ce qui est un rare mérite. La construction est des plus artistiques et d'une solidité à toute épreuve. Le piano "PRATTE" est l'instrument du "grand maître".

The Nordheimer Piano & Music Co. Ltd

2461 RUE SAINTE-CATHERINE,

L. E. N. Pratte, Gérant.

MONTREAL

Le No 234

Corset

D & A

Les Corsets D & A No 234 sont faits de coutil anglais — devant "taper" garnis de dentelles valenciennes, ruban de satin, agraffes brevetées, renforcés par tout de baleines souples et incassables, protégées aux bouts de façon qu'elles ne peuvent pas percer l'étoffe. Un corset solide, élégant et confortable.

Parfait comme tout les D & A.

Chez tous les bons marchands.



CETTE VALISE a été manufacturée par la maison H. LAMONTAGNE & CIE, Limitée, Bloc Balmoral, Montréal: C'est dire qu'il n'y a rien de supérieur en ce genre au Canada.

H. Lamontagne & Cie Limitée
RUE NOTRE DAME

FABRICANTS DE

Valises, Porte-Manteaux, Malles, Sacs de voyage, Harnais, Colliers, Selles, Couvertes à chevaux, etc.

BLOC BALMORAL, 1902, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

Lire dans ce numéro :

Nos ambulances urbaines. — Les courses de taureaux en Espagne. — Le tablier rose, par C. Foley. — L'Abbaye de Westminster. — Les pouvoirs hydrauliques de Rawdon. — Nouvelle canadienne: Le mariage de Pierre Trudel. — Du culte des morts chez nous et à travers les âges. — Une propriété seigneuriale canadienne. — Une cantinière française millionnaire. — Page humoristique: Au clair de la lune. — Les triomphes d'une cantatrice. — Une chasse au caribou. — Notre exposition d'aviculture. — Etc., etc.

A propos de notre concours littéraire

Comme nous le supposions, à chaque courrier, nous recevons déjà nombre de manuscrits qui participeront à notre grand concours littéraire. L'esprit d'émulation que manifestent nos lecteurs et lectrices nous enchante, et, nous espérons qu'il ne fera que de s'accroître jusqu'à la clôture du concours. Souvent des lettres accompagnent les manuscrits, pour la plupart nous priant d'élargir un peu le cadre réservé au texte du concours; nous y consentons sans difficulté. Aussi, pour contenter tout le monde, avons-nous décidé de porter la limite accordée aux manuscrits de 120 à 200 lignes imprimées, ce qui donne environ 1,600 mots.

Dans un but facile à deviner nous réimprimons ci-dessous le règlement de notre concours littéraire trimestriel :

Pourront prendre part au concours tous les lecteurs et lectrices de l'Album Universel.

Le nom et l'adresse de l'auteur devront accompagner le manuscrit, dans tous les cas, et, surtout, si ce dernier devait être signé d'un pseudonyme.

Nos prix seront décernés tous les trois mois aux deux meilleurs contes, nouvelles en prose, etc., de 200 lignes au plus, qui nous seront adressés par nos lecteurs.

La rédaction se réserve le droit de retoucher les manuscrits et d'en publier, même avant la clôture du concours auquel tous participeront. Insérés ou non, les manuscrits ne seront jamais rendus: C'est-à-dire que nous recommandons aux auteurs de vouloir bien ne nous envoyer que des manuscrits dont ils auront gardé la copie.

Afin de faciliter la tâche des concurrents, seront acceptés tous les genres de sujets en prose, qui, possédant des qualités littéraires, et étant de lecture facile, n'enfreindront aucunement ni les lois de la morale ni celles de l'Eglise.

Le concours sera fermé le 15 janvier, et les noms des lauréats incessamment publiés après cette date.

Nos prix sont : 1er prix, \$15 en or, qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel ; 2ème prix, \$10 en or, qui seront versés au gagnant par le caissier de l'Album Universel.

Notre concours de beauté

jouit d'un grand succès auprès du public, de superbes photographies nous parviennent dès la première heure, qui augurent bien pour l'avenir. Nul doute, la lutte sera chaude, si: brunes piquantes et blondes sentimentales, continuent de nous envoyer d'aussi ravissants portraits que ceux que nous avons déjà reçus.

Prochainement, nous publierons les portraits des artistes éminents qui composeront le jury de ce concours, unique dans les annales de notre journalisme.

Prière de lire les conditions de ce concours sur la couverture de notre numéro 1123 du 28 octobre dernier.

Et, pour que le règlement de ce concours soit bien compris, en insistant un peu, nous répétons que : Nous ne publierons pas les noms des personnes dont les portraits paraîtront dans la revue. Que ces portraits devront avoir le nom de l'expéditeur ou de l'expéditrice écrit sur l'envers de la photographie, laquelle devra être adressée à l'Album Universel, avec mention: Concours de beauté.

Mamans et enfants sont charmés de nos concours d'anecdotes et mots d'enfants, nous le sommes également; mais, nous souhaitons moins de prolixité de la part de certains correspondants. N'avons-nous pas dit que 100 mots au plus était le maximum alloué aux manuscrits de cette classe de concurrents?

Notre frontispice

Lorsque l'Album Universel subissait il y a 6 mois une transformation radicale, si nous nous en souvenons bien, nous avons promis de ne rien négliger afin de plaire à l'intelligence et au bon goût de nos lecteurs? Avons-nous réussi? Sans forfanterie, dans une mesure raisonnable, nous le croyons. Car il faudrait être bien exigeant pour ne pas admettre que le texte de cette revue se recommande à tous, et que ses gravures sont d'un fini et d'un intérêt peu commun. Par exemple, entre bien d'autres, le frontispice de ce numéro mérite certes une mention spéciale. Au moment où les tempêtes sévissent sur les bords de l'océan, la page dont nous parlons, par sa rédition artistique, en tant que dessin et coloris, plaira, sans doute, au grand public épris des belles choses.

A propos de production artistique, nous tenons à signaler l'aspect de nos annonces et le fini que nous leur donnons. Certes il ne s'agit point ici du langage spécial des annonceurs, son laconisme est souvent de rigueur, mais il n'empêche que nos annonces sont comme l'on dit à point. Cette remarque faite, nous en formulons une autre, avec prière à nos lecteurs de nommer l'Album Universel, dans les magasins où les conduirait la suggestion faite par une annonce lue dans cette revue. Nous leur en serons obligés, et cela sauvegardera leurs intérêts et les nôtres: les marchands traitant avec une attention spéciale les clients qui se réclament de l'Album Universel.

Paraîtront prochainement: L'Ecole de Médecine comparée et de Science Vétérinaire de Montréal;
Dactylographie et Sténographie;
L'Europe vivante.



Les nouveaux chapeaux d'automne



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



La presse quotidienne a signalé le succès de la dernière expérience du dirigeable Lebaudy à Toul, en France, alors que le ballon conduit par deux officiers de l'armée française, est allé pousser une pointe en Allemagne, le 12 octobre dernier, à l'insu de messieurs les Prussiens, qui sont, paraît-il occupés de ce temps-ci à dresser des plans de campagne pour l'invasion de la France.

C'est là plus qu'un incident: c'est un événement d'une extrême importance, qui aura en son heure le plus vif retentissement en Europe.

La direction des ballons est désormais un fait accompli et c'est encore à la France que reviendra l'honneur d'avoir démontré l'utilisation militaire des dirigeables. Les essais divers qui ont précédé cette dernière "campagne" ont engagé les autorités militaires françaises à contrôler ces expériences afin de se rendre compte de l'aide qu'un dirigeable peut donner à une armée en service. On a choisi la ville de Toul, comme centre d'évolutions, à cent pas de la frontière allemande, où l'Etat a mis à la disposition des inventeurs de vastes bâtiments militaires. L'endroit se prêtait merveilleusement aux essais, surtout ceux concernant le service des places fortes.

Le secret des expériences accomplies est bien gardé, mais l'on sait néanmoins que les officiers du génie, qui montaient la nacelle, ont pu inspecter les fortifications de Toul à Nancy et que le ballon, comme un aigle géant, a plané au-dessus de la forêt des Haies, qui se trouve précisément sur la ligne frontière.

Non contents de ce succès, et pleins d'une audace malicieuse, les officiers français se sont payé au passage des photographies des forts, ouvrages de défense, etc. Puis lesté de ce précieux bagage, le ballon éclairer a rebroussé chemin et a filé droit sur Toul, où il a effectué sa descente au milieu des soldats enthousiasmés.

Et les Allemands qui ne s'étaient aperçus de rien!

Il est certain que Guillaume II a dû faire une colère en apprenant le résultat des expériences de Toul. Mais qu'il se console, ce n'est que le commencement. Nous verrons peut-être un jour une nuée de lebaudys chargés à la dynamite, et dirigés par la télémechanique sans fils, système Branly, s'abattre sur Berlin et porter la ruine au coeur même de l'empire germanique...

Attendons.

* * *

Trafalgar! Portsmouth!

A un siècle de distance le nom de Trafalgar n'apparaît plus guère que comme un nom que consacre la tradition, un mot qui, comme tant d'autres, sert de rubrique à un chapitre glorieux de l'histoire d'un pays. Avec l'âge et l'évolution des peuples une victoire nationale finit du reste par perdre ce qu'elle a d'irritant et d'humiliant pour les vaincus et l'on peut dire qu'après cent ans il n'y a plus de défaites, il n'y a plus que des victoires. Il y a même des exemples où il a suffi de moins d'un siècle pour opérer ce miracle. Le cinquantenaire de Sébastopol que célèbrent en ce moment les français et les anglais n'est-il pas un témoignage de l'héroïsme et de la bravoure russe? Et plus près de nous, il y a quelques mois à peine, n'avons-nous pas la bataille de la mer du Japon qui a illustré le vaincu en immortalisant le vainqueur?

Et Wolfe et Montcalm.....

Ainsi rien d'étonnant à ce que le centenaire de la mort de Nelson, le héros de la marine anglaise, le vainqueur de la flotte française à Trafalgar, ne porte pas ombrage à la belle entente cordiale que vient de cimenter de si éclatante façon la démonstration navale de Portsmouth.

A cette grande revue a figuré, comme l'on sait, le "Victory" le vaisseau amiral qui portait Nelson à la bataille de Trafalgar. Ce n'est guère plus qu'une épave, mais une précieuse relique, qui, aux côtés du "King Edward VII", le plus puissant vais-

seau de guerre à flot sur tous les océans du monde, donne bien l'idée du phénoménal changement qui s'est produit dans l'armement naval des nations d'Europe depuis cent ans. Le fer a remplacé le bois; la vapeur a supprimé les voiles; les canons à tir rapide ont succédé aux lourdes et grossières "bouches à feu"; la vigie légendaire a disparu pour faire place au réflecteur électrique dont l'oeil étincelant scrute l'océan dans la nuit; le torpilleur coule plus sûrement sa proie que le pseudo-boulet rouge, qui manquait souvent le but; le croiseur protégé a rejeté loin derrière la rapide frégate d'antan et le gros cuirassé d'escadre a éclipsé la paresseuse canonnière.

Et les sous-marins? Ceux-ci ne succèdent à rien; ils sont, ma foi, le dernier produit du génie de la guerre... qui sait? Quand il n'y aura que des sous-marins il n'y aura peut-être plus de guerres!

Il y a cent ans, on se battait à ciel ouvert, sous les boulets et la mitraille. C'est au pied du grand mât sur le "Victory", que Nelson trouva la mort héroïque que l'on sait. "L'Angleterre compte que chacun de vous fasse son devoir", disait Nelson au milieu de la bataille et il payait d'exemple.

Aujourd'hui, à un siècle de distance, sur son puissant navire de guerre, le célèbre amiral japonais Togo, a pu répéter le mot célèbre de Nelson, mais non le geste, car une tourelle d'acier sur un cuirassé moderne vaut mieux que le pied d'un mât sur une frégate de l'an de grâce 1805!

Qu'importe après tout, si l'héroïsme est le même.

Si Nelson bravait la mitraille à la bataille de Trafalgar, il dut pourtant, en d'autres occurrences, baisser un peu la tête, car un autre que lui serait allé cueillir le boulet français qui l'emporta dans cette mémorable circonstance.

On rapporte sur le fameux amiral l'anecdote suivante qui ne manque pas d'à-propos:

C'était en 1794, sur l'île de Corse. Posté dans une redoute, Nelson surveillait, à l'aide de sa longue-vue, les défenseurs de la ville de Calvi. Se retournant soudain vers un de ses officiers, il dit en riant:

—C'est amusant de surveiller ces gaillards!... Comme ils s'empressent de baisser la tête dès qu'un boulet passe au-dessus d'eux!

A peine avait-il achevé cette phrase que les batteries de Calvi lançaient sur la redoute une pluie de projectiles. Et Nelson de se baisser rapidement, comme le firent, d'ailleurs, tous ceux qui se trouvaient près de lui.

—Décidément, murmura l'amiral en se redressant un peu penaud, l'instinct naturel est plus fort que le courage!

Et Nelson avait le droit de parler ainsi, lui qui avait perdu dans les batailles un bras et un oeil.

* * *

Roosevelt n'a pas peur de la fièvre jaune et il vient de le prouver.

Le Président est allé à la Nouvelle-Orléans, où le fléau exerce ses terribles ravages depuis plusieurs mois.

Oh, il n'y est pas demeuré longtemps: quelques heures à peine. Mais c'est égal, la réclame était superbe. Soit qu'il chasse l'ours ou fasse la paix entre deux nations; qu'il monte à cheval ou voyage en chemin de fer, le héros de San Juan fait tout en vue de la réclame personnelle. C'est la réclame faite homme!

Le mois dernier Roosevelt est descendu au fond de l'océan à Oyster Bay, à bord du nouveau sous-marin américain le "Plunger". En dépit de son horreur bien connue pour ce genre de navigation, le président des Etats-Unis n'a pu résister à la tentation de jouir d'une sensation que n'avait éprouvée aucun chef d'Etat avant lui. Il plongea et demeura cinquante-cinq minutes sous l'eau! Le monde devint haletant pour près d'une heure. Si un accident se produisait! Le plus petit accident, un rien; rappelez-vous la catastrophe du "Farfadet"! Et l'on aurait assisté au spectacle unique d'une succession d'extras des grands journaux de New-

York donnant toutes les demi-heures le compte rendu des efforts inutiles faits pour renflouer le sous-marin! On entend le bruit des chaînes qui glissent sur le métal humide! Le Président vit; il a pu se faire entendre, en frappant sur la paroi du navire! Un nouveau malheur, une chaîne a cassé, etc.! Mais il convient de dire que pour parer à ces éventualités toujours ennuyeuses pour un "président", les autorités navales américaines avaient attaché au sous-marin des câbles qui le rendaient captif..

Qu'importe, si le geste était beau!

* * *

On est millionnaire ou on ne l'est pas.

Ceux qui ne sont pas affligés de cette infirmité ne connaissent pas tous le charme qu'il y a de satisfaire une fantaisie ou un caprice. Un baron de la finance américaine, le banquier Wormser, vient de s'illustrer en offrant une récompense de cent mille dollars pour l'arrestation des individus qui ont enlevé sa servante...

Trouvant que la justice de son pays était trop lente, à son gré, à punir les sinistres ravisseurs, il a voulu stimuler le zèle des policiers par l'éclat de son or.

Et il paraît que l'expérience a réussi: les gredins sont arrêtés!

Et dire que nous n'avons pas au Canada un seul millionnaire qui consente à offrir... dix dollars pour l'arrestation des auteurs inconnus de la demi-douzaine de meurtres, qui rougissent nos annales criminelles depuis quelques mois.

Vrai, c'est une pitié et c'est à désirer de devenir millionnaire!

* * *

Après Stoessel, le héros de Port Arthur, le grand duc Cyril est tombé victime de l'autocratie brutale du tsar de Russie.

Passé en cour martiale, le général Stoessel, coupable d'avoir cessé une résistance devenue inutile, est dégradé sur l'ordre de l'empereur et son nom retranché des cadres de l'armée.

Pour avoir esquissé un petit roman d'amour le grand duc Cyril a encouru à son tour la disgrâce de son souverain et dut, malgré l'intercession de l'impératrice, prendre le chemin de l'exil.

La voilà bien la liberté russe!

Si c'est là le gage de la promesse faite à son peuple de lui donner avec la paix la liberté, il est pour le moins permis de douter de la sincérité du monarque. Ce n'est certes pas avec des actes aussi arbitraires que le tsar peut espérer apaiser la révolution qui gronde en bas, donnant tous les jours des signes non équivoques d'un débordement prochain et sûr.

* * *

En parcourant la route, qui du cimetière Mont-Royal court à travers la montagne et vient aboutir à l'avenue du Parc, je me laissais aller, rêveur et maussade. De lourds nuages se pourchassaient dans le ciel gris d'automne; le vent froid, tourbillonnant par rafales, soulevait les feuilles mortes. On sentait le mois de novembre tout proche avec sa vague tristesse de mois des morts...

Un bruit de pas me fit tourner la tête. Un homme me suivait, en hâtant le pas. De loin il me fit signe d'arrêter. Sa mine n'était guère faite pour me rassurer. Qui était-il? Dévaliseur ou miséreux? Le jour tombait déjà et la route était déserte. J'eus un moment l'envie de presser le pas, mais l'homme était sur moi, me tendant la main...

—Que voulez-vous, lui dis-je, la parole tranquille, du moins autant que je pus, sans menace?

"Je l'ai trouvé sur la route, dit l'homme, et comme vous veniez de passer j'ai cru que c'était à vous".

Je remarquai alors pour la première fois que l'homme tenait quelque chose à la main.

Devinez quoi?... un gant gris... le mien, que j'avais semé en route, au beau milieu de ma rêverie.

Que c'est bête, non, mais que c'est donc bête d'avoir peur!

A. BEAUCHAMP.

Echos de la semaine



6 octobre — ETRANGER — Vingt-cinq personnes sont ensevelies dans les ruines d'une mine de charbon près de Florence, Calorado.

— Dix hommes sont tués sous un éboulement de pierre à Granville, N. Y.

— Tout un pâté de maisons est détruit par le feu à New-York dans la section ouvrière de la ville.

— Dix-huit millions de personnes sont affectées par la famine en Russie.

— Un médecin de renom, le Dr Oliver B. Hart, de Chicago, est accusé du meurtre d'une enfant de 10 ans.

— Le mouvement révolutionnaire se propage à Cuba.

— Une autre secousse de tremblement de terre se fait sentir en Italie.

— Les relations diplomatiques entre la France et la république du Vénézuéla sont rompues.

— Un programme de réciprocité commerciale avec le Canada est adopté par la convention républicaine du Massachusetts.

— On vient d'autoriser l'usage de la langue polonaise dans les écoles commerciales de Riga, Varsovie et Reval en Russie.

INTERIEUR — L' "Arctic", commandé par le capitaine Bernier, est arrivé à Québec, venant de la Baie d'Hudson.

— Un règlement est adopté au conseil de ville de Montréal ordonnant l'enfouissement systématique des fils électriques des rues.

— Un financier canadien important fait la prédiction que la récolte de blé atteindra bientôt mille millions de boisseaux dans l'ouest.

— L'état financier du Dominion pour 1904-1905 accuse un excédant de \$7,891,380.



M. José-Maria de Hérédia, poète français, mort le 3 octobre 1905.

7 octobre — ETRANGER — Une sanglante rencontre se produit entre la foule et les soldats à Tiflis, en Russie. La panique règne dans la ville et les environs.

— On annonce de Berlin la mort du grand géographe allemand Von Richthofen.

— Il est rumeur que le célèbre explorateur français Sovorgnan de Brazza, décédé le 15 septembre dernier, a été assassiné en Afrique.

— Le Congrès International de la Tuberculose à Paris est terminé.

— On vient de découvrir l'existence d'une conspiration contre le roi Pierre de Serbie.

INTERIEUR — Un jeune émigré anglais nommé Geo. Woodward, est trouvé mort dans une écurie à la Côte St Luc.

— M. Geo. W. Stephens, est élu par acclamation député de la division St Laurent à la législature provinciale.

8 octobre — ETRANGER — Le sang coule à Moscou, en Russie, et la ville est menacée par la plus épouvantable famine.

— Une commande de trente batteries de campagne et douze batteries de montagne est faite aux usines du Creusot en France, au nom de la république du Vénézuéla.

— Le trafic du canal de Suez, interrompu le 28 septembre à la suite du naufrage du navire anglais "Chatham", est rétabli.

— On annonce que la Russie va laisser 300,000 hommes en permanence sur la frontière chinoise.

INTERIEUR — Deux jeunes gens découvrent dans un champ à St Laurent un cadavre portant de nombreuses marques de violence.

— Une fillette de six ans est broyée par un tramway sur l'avenue du Parc à Montréal.

— Un jeune homme que des malfaiteurs ont drogué pour le voler ensuite, est trouvé inanimé sur le chemin de la montagne à Montréal.

9 octobre — ETRANGER — La fièvre jaune se propage en Floride.

— La paix se rétablit à Moscou après les scènes terribles des trois derniers jours.

— On signale une nouvelle activité du cratère du Vésuve et la population commence à désertir la région.

— Plus de dix mille personnes ont perdu la vie lors du terrible typhon qui a ravagé la région du Yong-Tsé, en Chine.

— Le gouverneur de la colonie espagnole au Maroc est mystérieusement assassiné.

— En raison des objections formulées par le roi Oscar de Suède, la Norvège ne veut pas d'un prince de la maison de Bernadotte.

— Pie X préside à la distribution solennelle des prix du concours athlétique de la jeunesse catholique.

INTERIEUR — On repêche le cadavre d'un inconnu dans le réservoir de la Pointe St Charles, à Montréal.

— Lord Grey et sa suite sont royalement reçus à Winnipeg.

— Un contrat est accordé pour la construction de la section ouest du Grand Tronc Pacifique, de Winnipeg au Lac Supérieur, au prix de \$5,000,000.

— Ce que nous buvons et fumons a rapporté au gouvernement, en droits de douane et d'accise, au cours de l'année dernière, une somme équivalente à \$3.09 pour chaque homme, femme et enfant habitant la Puissance du Canada.

10 octobre — ETRANGER — Une entente complète est conclue entre l'Angleterre et la Russie relativement à la délimitation de leur sphère respective d'influence en Asie.

— Le commandant si que les gé- et Reiss, qui à Port Ar- rayés des cam- mée russe. ve générale nos-Ayres. de \$100,000 au détriment gnie Adams New-York.

— On annonce les fiançailles du prince Eitel, le deuxième fils de l'empereur d'Allemagne.

— Un citoyen de New-York offre \$50,000 au professeur Behring pour faire connaître le secret de son remède contre la tuberculose.

— La diète hongroise est prorogée au 19 décembre. Des scènes orageuses ont marqué la séance de clôture.

— Une disette d'eau se fait sentir à Gibraltar et la famine règne dans tout le sud de l'Espagne.

INTERIEUR — Sir Wm Mulock, directeur général des postes du Canada, se retire du cabinet.

— Un incendie détruit le pavillon d'un club de yachts à Aylmer.

— On annonce de Fort William que l'hon. V. W. Larue, conseiller législatif, a été frappé d'apoplexie lors de son passage à cet endroit.

— Un désespéré, qui dit être récemment arrivé de New-York, mais qui refuse de dire son nom, absorbe une forte dose de vert de Paris et se livre à un constable à Montréal. Sa vie est en danger.

11 octobre — ETRANGER — Une escadre anglaise, sous le commandement de sir Gerard Noel, visite Yokohama, au Japon.

— Une dépêche de Russie dit que les Tartares se sont emparés de plusieurs villages au Caucase et en ont chassé les Russes.

— 2,500 banquiers américains se réunissent en congrès à Washington.

— A la suite d'un rapport défavorable sur l'administration belge au Congo, le roi Léopold entame des négociations pour annexer ce pays à la Belgique.

— Une famine épouvantable sévit dans certaines villes d'Allemagne.

INTERIEUR — Edwin Clive, un escroc anglais, qui venait des Etats-Unis à Montréal, sous escorte

d'un policier, saute par la fenêtre du train, allant à une vitesse de 40 milles à l'heure, sans se tuer, et échappe à ses gardiens.

— Par décision du commandant Spain "l'Empire" est tenu responsable de la collision, qui a été cause du naufrage de "l'Hosanna" dans le port de Montréal le 5 septembre dernier.

— On trouve le cadavre d'un jeune enfant dans les ruines du vieil hôtel Victoria à Québec.

— On annonce de Londres que les deux canadiens détenus à Medivoid par les Russes, ont été remis en liberté.

12 octobre — ETRANGER — M. Delcassé, ancien ministre des affaires étrangères en France, nie toute responsabilité de sa part dans les révélations faites par un journal français le "Matin", au sujet de l'intervention anglaise dans le règlement des affaires du Maroc.

— On trouve le corps mutilé d'un homme sur la 18ème rue à New-York.

— Le camp allemand à Jérusalem, en Afrique, est capturé par les Hottentots.

— Le prince Troubetskoy, le fameux chef libéral russe, est décédé.

— Un avocat au barreau de New-York intente une action civile à la direction de la Mutual Life Insurance à l'effet de l'obliger à rembourser à la caisse la somme de \$92,500 admise comme versée au fonds politique.

— L'état de siège est levé à Vladivostock, en Russie.

INTERIEUR — L'hon. A. Turcotte, protonotaire du district de Montréal, est décédé subitement.

— En voulant monter dans un train en mouvement à la gare Windsor, un Italien, Dominico Magna, de Montréal, roule sur la voie et se fait couper les deux jambes.

— Un dernier dividende est payé aux déposants de la défunte banque Ville-Marie. Ils n'ont reçu en tout que 2 et 1-10 pour cent de leur dépôt.

— Sir Wm Mulock, ex-directeur général des postes, devient juge en chef de la cour d'Echiquier, section d'Ontario.



Le baron Fejervary, président du conseil des ministres hongrois.

13 octobre — ETRANGER — Sir Henry Irving, le fameux artiste dramatique anglais est décédé subitement à Bradford, en Angleterre.

— La situation est plus sérieuse qu'on ne le pensait en Allemagne et un conflit entre la France et l'Allemagne est possible.

— Norberto Perez, un député de Cuba, est assassiné à la Havane, où le parti révolutionnaire fait constamment du progrès.

— A la suite des nombreuses émeutes qui se sont produites récemment à Milan, à Florence et à Rome, le gouvernement italien prend des mesures pour mettre un terme à la campagne anti-militariste, qui se poursuit en Italie.

— Un décret gouvernemental dit que le drapeau national suédois sera le drapeau antérieur à 1814.

— On annonce de Paris la mort de la Duchesse de Talleyrand et de Sagan, l'une des plus grandes mondaines du second empire.

— Une tempête de neige s'abat sur les Etats-Unis.

INTERIEUR — M. Jos. Robillard, ex-député de Berthier à la législature de Québec, est décédé à l'âge de 67 ans.

— Quatre arpenteurs au service du Grand Tronc Pacifique se noient dans la rivière Winnipeg, au Manitoba.

— Trois accidents de chemin de fer se produisent sur le Pacifique Canadien, entre Fort William et Winnipeg. Il n'y a pas eu de pertes de vie.

— M. A. Aylesworth, C. R., de Toronto, a été choisi pour remplacer sir Wm Mulock comme directeur général des postes du Canada.

— Un droit de 20 p. c. est imposé par le gouvernement américain sur le bois de pulpe canadien.



Nos ambulances urbaines



D'HABITUDE, et non à tort, on a horreur de la guerre, et on songe avec effroi aux milliers, aux millions de victimes qu'elle fait. Hélas!

elles sont loin d'être les seules ces victimes, et le nombre de morts violentes qui résulte de la lutte pacifique entreprise par les travailleurs de toutes sortes est encore plus grand, pouvons nous dire sans exagération.

Aussi, l'homme, toujours très ingénieux, surtout lorsqu'il s'agit de la conservation de son existence, a-t-il recours à mille moyens différents pour soulager ses blessures, pour fuir devant la Mort... qui le rejoindra tôt ou tard.

Voilà pourquoi, s'il y a des services d'ambulance sur les champs de bataille, si des brancardiers, des médecins, des infirmiers, des infirmières, y ont pour mission de soulager les maux faits par un ennemi diplomatiquement reconnu; de même, mais sur une plus petite échelle, il existe des services analogues dans les villes, lesquels services ont charge des blessés qui tombent, sur le champ

fréquents. Or, comme tous les services de ces ambulances urbaines sont faits de façon presque identique, pour les décrire en détail, nous prenons com-

me exemple l'ambulance de l'Hôpital Notre-Dame. C'est par excellence, on le sait, l'hôpital canadien-français. C'est donc à celui-ci (et de par l'obligeance de son interne en chef, le docteur Demers) que nous devons les photographies ci-contre, prises spécialement pour l'Album Universel.



Les ambulanciers recueillant un blessé

me exemple l'ambulance de l'Hôpital Notre-Dame. C'est par excellence, on le sait, l'hôpital canadien-français.

C'est donc à celui-ci (et de par l'obligeance de son interne en chef, le docteur Demers) que nous devons les photographies ci-contre, prises spécialement pour l'Album Universel.

Dès qu'un malheur s'est produit en ville, ou n'importe où, à portée de l'ambulance, on téléphone au bureau de l'hôpital. Immédiatement, deux très bons chevaux sont attelés à la voiture d'ambulance, tout est prêt, en un instant, une demi-minute, le véhicule portant un interne, médecin, le conducteur, qui sonne une cloche, et des médicaments, trousse, etc., part à fond de train vers l'endroit où se trouve le patient.

Notons que la voiture contient des appareils, bandages, etc., pour un pansement sommaire, qu'elle peut contenir deux blessés et l'interne, qui, à l'intérieur du véhicule, a un strapontin à sa disposition.

Disons sans forfanterie, qu'à Montréal le service des ambulances est fait d'une façon admirable, avec célérité et un zèle humanitaire au-dessus de tous éloges.

L'Hôpital Notre-Dame dont nous parlons, a trois voitures d'ambulance qui sortent par la porte de la

ième appel de la sonnerie des pompiers, les ambulances les plus proches, sont tenues de se rendre sur les lieux du sinistre. En général, le plus grand nombre d'accidents se produit sur les quais, pendant la saison de la navigation. On comprend pourquoi, nous n'insisterons donc pas. La voie publique avec ses victimes de la traction rapide, contribue ensuite, à augmenter la néfaste liste des éclopés et des morts survenues à la suite de traumatismes.

L'Hôpital Notre-Dame a aussi un service d'ambulance privée pour aller chercher les malades à domicile, pour les transporter d'une demeure à l'autre, etc. Toutes ces ambulances sont aux frais de l'Hôpital, qui les entretient sur ses fonds.

Quand un sujet, pour lequel l'ambulance a été appelée est trouvé mort, l'ambulance a le droit de l'emporter à l'hôpital ou de faire transporter le cadavre à la morgue, où se fera l'enquête judiciaire. Notons que chaque voiture pouvant porter deux blessés, possède deux civières, pour faciliter le trans-



Une sortie de l'ambulance



Les premiers soins sont donnés en route

de bataille des civilisations travailleuses, dans leur lutte pour la vie.

Montréal étant une des villes les plus industrielles de l'univers, il s'y produit journellement de nombreux accidents, et avouons-le, quelques crimes, car, partout où un centre est jeune et composé d'éléments cosmopolites, il se produit des frictions entre individus, un déchaînement d'appétits malsains qui augmentent la criminalité, malgré les soins les plus vigilants, et de la justice, et de la force publique.

Aussi, notre métropole compte-t-elle plusieurs ambulances. Savoir: celle de l'Hôpital Général, celle de l'Hôpital Notre-Dame, celle de l'Hôpital Victoria, et enfin, celle de l'Hôtel-Dieu. Ces deux dernières sont moins souvent requises, car elles se trouvent éloignées du centre industriel de la ville et des quais, où se produisent les accidents les plus



L'arrivée de l'ambulance à l'hôpital Notre-Dame

port des patients, selon les besoins du service.

A son retour vers l'hôpital, la voiture va à une allure variable, selon les ordres du médecin, donnés d'après l'état du patient.

Quand celui-ci arrive à l'Hôpital Notre-Dame, on le met dans la salle Saint-Joseph, qui est la salle de l'interne en chirurgie.

Les sorties de l'ambulance se font en tout temps, nuit et jour. Pour le service de nuit il y a un interne qui prend la garde à minuit et en est relevé à 8 heures du matin. L'Hôpital Notre-Dame compte 6 internes, dont le docteur J. A. Demers est le chef.

L'internat est renouvelable tous les ans dans cette institution.

(A suivre page 860)

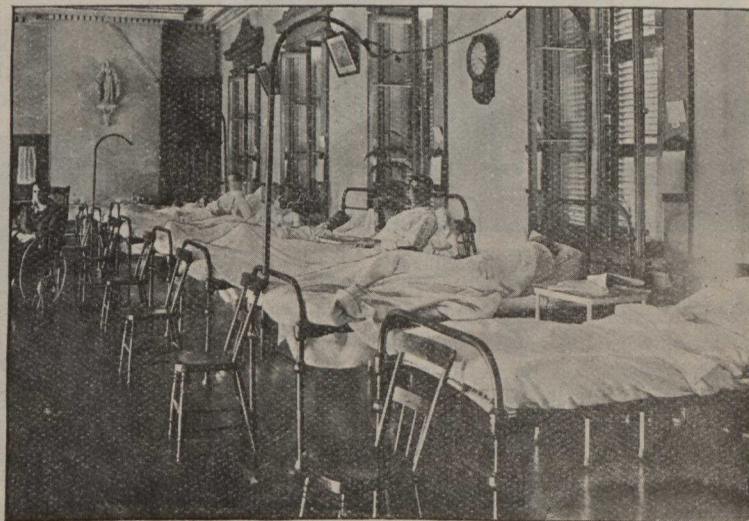


La salle-cellule des blessés tapageurs

rue du Champ de Mars, laquelle borde le dit établissement au nord. Car il est situé, comme on le sait, rue Notre-Dame, près du passage à niveau de la gare Viger.

L'ambulance en question, reçoit en moyenne, de trois à cinq appels par jour.

Quand il y a un incendie, (auquel cas des accidents sont toujours à prévoir) au deux-



La salle, St-Joseph, où les blessés sont soignés



Les courses de taureaux en Espagne

A l'occasion de la visite officielle du président Loubet, en Espagne, on parle des courses de taureaux, commandées en l'honneur du premier magistrat de la République française. Comme, à l'Album, nous possédions une série de clichés faits d'après nature à une course de taureaux, nous jugeons à propos de dire quelques mots de ce jeu sanglant, si aimé des sujets d'Alphonse XIII. Nos illustrations étant pour ainsi dire parlantes, expli-

un long pantalon de peau, sous lequel est dissimulée une enveloppe métallique destinée à protéger les jambes, et la toque par un large feutre; aux pieds, le "picador" a de fortes chaussures ornées

honneur. Quiconque a visité la péninsule Ibérique et a assisté à ses si populaires courses de taureaux, en garde un souvenir inoubliable. Maintes fois ces sanglantes scènes d'amusement ont été décrites; il n'empêche que, toujours, elles tentent les poètes et les littérateurs, épris des choses exotiques. Et, bien que les Anglo-Saxons se récrient contre les "corridas de toros", courses de taureaux, ils y assistent, quand ils le peuvent, et en donnent des descriptions non exemptes de pittoresques, telle la suivante, que nous empruntons à la plume de M. Irving:

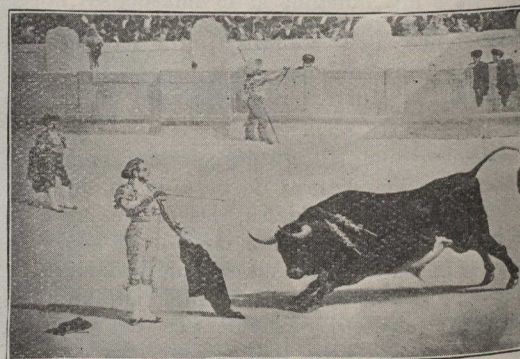


"Peone" excitant le taureau, au moyen d'un manteau écarlate



Jeu de l'"espada"

d'éperons larges et tranchants. "Picadores" et "peones" portent au-dessus de la nuque un petit chignon postiche (la môna), fixé au moyen d'une tresse de cheveux qu'ils laissent pousser sur la partie supérieure de la tête; cette tresse ou "coleta" est le signe caractéristique de la profession.



Jeu de l'"espada", mort du taureau

queront, de visu, ce que l'espace limité de cette page ne nous permet pas d'écrire, d'après une autorité de tout premier ordre.

Les hommes qui font profession de combattre le taureau, en public, sont désignés sous le nom de "toreros", (en français on dit aussi toréadors).

L'origine des courses de taureaux est incertaine; selon quelques auteurs, elles auraient été introduites dans la péninsule Ibérique par les Carthaginois, selon d'autres par les Romains; une troisième opinion, généralement acceptée, attribue aux courses de taureaux une origine arabe. Vers la fin du XVIII^e siècle, un "torero" de Ronda (prov. de Malaga), Francisco Romero, inaugura la méthode consistant à tuer le taureau à l'aide d'une épée. C'était l'origine de l'art tauro-machique tel qu'on le cultive dans les cir-

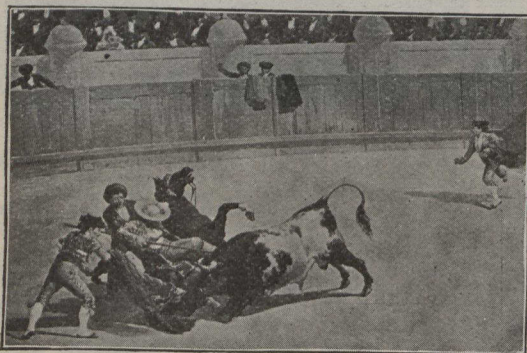


Le Toréador blessé, d'après la statue de R. Nobas

"Chaque fois que j'entends la "Marche du toréador", de "Carmen" — cette mélodie gaie et tragique à la fois par ses effets de basse, laquelle me rappelle, par parenthèses, un tableau que j'ai vu naguère, et qui représentait une rose dans un crâne — je me souviens aussi de José Silverio.

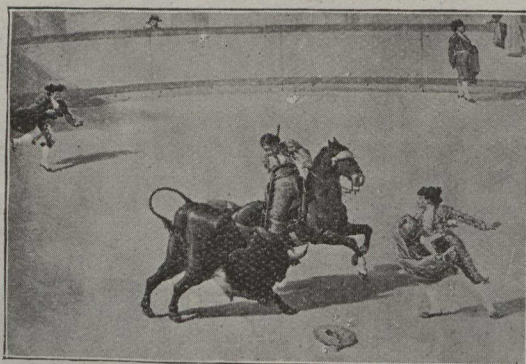
"C'était à Madrid, la ville romantique, des guitares, des belles aux yeux noirs, de l'amour et des courses de taureaux; ville où la statue de la sainte Vierge est érigée dans un square public, portant au doigt le fatal saphir, présent de feu le roi Alphonse XII.

"Aux accords entraînants d'une musique joyeuse, José Silverio, le beau toréador, l'idole de toute la jeunesse, aimé par au moins la moitié des belles Madrilènes, était entré dans l'arène. Il fut accueilli par un murmure d'admiration — en vé-



Chute d'un "picador"

Lorsque le "torero" prend sa retraite, l'usage veut qu'il coupe cette tresse. Les "torero", pour la plupart originaires de l'Andalousie, font partie, le plus souvent, d'une troupe ou "cuadrilla" composée d'une dizaine d'hommes et dirigée par un chef que l'on appelle "espada" (épée), ou "matador", en raison du rôle qui lui est dévolu dans la course,



Coup du "picador"



Jeu du "matador" deuxième passe

ques espagnols. Les "toreros" se divisent en deux catégories: ceux qui combattent à pied, ou "peones", et ceux qui combattent à cheval, ou "picadores". A la ville, tous portent le même costume, qui les rend facilement reconnaissables.

Il en est différemment à la place. Les premiers portent la veste courte, le gilet largement échancré,



Jeu du "banderillero"

et qui consiste à tuer le taureau. Pour pouvoir remplir la fonction d'"espada", il est nécessaire que le "torero" ait reçu l'alternative ou investiture solennelle d'un "espada" en activité, soit dans la place de Madrid, soit dans celle de Séville. Généralement, six taureaux sont combattus dans une course. A Cuba, au Mexique, en Colombie et au Pérou, les courses de taureaux sont également en



"Peone" sautant par dessus le taureau



"Peone" sautant à la perche par-dessus le taureau

découvrant une chemise de batiste blanche, qu'orne une longue cravate rouge, la culotte collante et de couleur voyante, et de petits souliers sans talons. La veste et la culotte, de couleur voyante, sont sou-tachées de broderies d'or et d'argent. La coiffure est une petite toque noire ornée de chenille. Une ceinture de soie serre étroitement les reins. Chez le "picador", la culotte courte est remplacée par

l'animal e trouva dans l'arène, faisant de ses sabots voler au loin la sciure de bois qui recouvrait le sol. C'était une bête magnifique, de la meilleure race Andalouse, aux sabots délicats, aux cornes bien arquées et pointues. Quant à son pelage, il était tel du satin noir, incessamment agité par le jeu de muscles puissants.

(Suite à la page 860)



Le tablier rose

(Extrait du Journal de Geneviève)

12 juin — Il était environ deux heures. Maman venait de partir pour Paris. Je me trouvais dans notre petite maison de Chanteloup, seule avec Mariette, la femme de chambre. Cette brave fille, qui est de mon âge, assise dans le jardin, sous le bosquet de lilas, la bavette de son tablier rose épinglée au corsage, enlevait les queues et les noyaux de cerises destinées aux confitures. Le temps était si beau que j'allai m'asseoir près de Mariette.

—Ah! quel dommage — soupira celle-ci — que Madame soit absente et que je ne puisse pas sortir. Mon fiancé, Pierre Maubru, part pour ses vingt-huit jours: je ne lui dirai pas au revoir.

—Puisque vous l'épouserez, Mariette, vous aurez bien le temps de le voir tout le reste de votre vie.

—Notre mariage ne se fera que dans deux ans: nos parents nous trouvent trop jeunes. Ah! la belle occasion que je manque de lui donner courage, au pauvre Pierre!

—Eh bien, Mariette, allez-y! — fis-je, émue de ces derniers mots. La maison du jardinier est à deux pas: je ne crains rien. Passez-moi votre tablier rose à bavette: j'éplucherai vos cerises.

Mariette s'était sauvée sans demander son reste. J'avais mis le tablier et j'épluchais les cerises, quand je vis, de mon bosquet, un grand jeune homme s'arrêter devant la grille. Il sonna. Pensant qu'en jouant le rôle de Mariette il me serait plus facile de l'éconduire, je n'ôtai pas mon tablier et, sans ouvrir la grille, je pris la carte qu'il me tendait à travers les barreaux.

—Madame est à Paris, Monsieur, elle regrettera beaucoup.

Ce grand garçon à la moustache blonde, aux yeux tout clairs de candeur et de loyauté dans son fier visage basané, me regarda longuement, puis insista d'une voix assez rude:

—C'est fâcheux. Je me nomme Paul d'Erfeuilles. Je suis le neveu de Mme Dauclerc, et je viens de sa part.

—Ah! de la part de ma... de la marraine de Mademoiselle! — fis-je, déridée au souvenir de ce neveu, jeune explorateur dont Mme Dauclerc nous parlait fort souvent, mais que je n'avais jamais vu. Monsieur ne pouvait se présenter ici mieux recommandé. Seulement, je vous le répète, Madame n'y est pas.

—Et Mlle Geneviève?

—Mademoiselle aussi est sortie. D'ailleurs, en l'absence de Madame, Mademoiselle n'aurait pas pu vous recevoir, Monsieur!

—Evidemment, fit-il en m'enveloppant toujours de son regard clair. Et la voix subitement adoucie. — Mais vous n'êtes pas une mademoiselle, vous, je le vois à votre tablier. Vous pouvez donc m'ouvrir la grille et me faire entrer sans inconvenance. Je suis résolu à attendre le retour de ces dames.

Il souriait d'un sourire si bon, si confiant, que je jugeai tout à fait dans mon rôle de soubrette d'ouvrir et de le faire entrer. Maman n'eût-elle pas en effet réprimandé Mariette d'avoir laissé le neveu de Mme Dauclerc faire les cent pas devant le seuil, au grand soleil?

* * *

Quelques secondes après, nous nous trouvions ensemble sous le bosquet de lilas. M. Paul d'Erfeuilles m'avait fort gentiment priée de continuer à éplucher mes cerises. Nous bavardâmes et la conversation prit un tour assez familier pour qu'il m'avouât:

—Je suis très heureux de causer avec vous avant de causer avec ces dames! Si je ne suis pas indiscret, j'aimerais à vous poser cinq ou six petites questions.

Je flairai quelque mystère et me félicitai d'avoir gardé ce tablier rose qui allait me permettre de jouer ma comédie.

—Questionnez, Monsieur.

—Vous ne répéterez pas mes paroles à Mlle Geneviève?

—Je ne répéterai rien à Mlle Geneviève, Monsieur: vous ne pouvez savoir combien ce serait inutile!

—Vous êtes on ne peut plus charmante, Mademoiselle... comment?

—Mariette.

—Oh! je n'aime pas ce nom-là, — fit-il avec une moue, — mais votre nom n'a rien à faire dans tout ceci. Il s'agit de votre jeune maîtresse.

—Ah! ah!

—J'ai trente ans; j'ai beaucoup voyagé. Je voudrais me fixer, me marier... et Mme Dauclerc, ma tante, m'a tellement vanté sa filleule, Mlle Geneviève, que j'ai pensé à elle tout naturellement. Cela vous étonne que je vous conte cela?

—Oui, un peu.

—C'est que, dès que je vous vis, mademoiselle Mariette, si simple, si jolie, si bien élevée, j'ai senti le désir de vous prendre pour conseillère, en dépit de votre vilain nom. Mais vous me faites comprendre avec tact que je commets une incorrection. Aussi je ne questionne plus.

Cela ne faisait pas mon compte et, poussée par la curiosité, je risquai:

—Bah! Questionnez tout de même. Vous ne pouvez pas mieux vous adresser. Pour ma part, Monsieur, je ne considère pas Mlle Geneviève comme ma patronne, mais bien comme ma meilleure amie. Elle m'y autorise; elle me confie toutes ses pensées et je la connais aussi bien que moi-même.

Sans plus, je lui fis de moi un portrait des plus flatteurs, et, à vrai dire, un petit peu flatté, car somme toute, à première vue, le projet de ma marraine et celui de son neveu ne me déplaisait pas.

M. Paul demeurait pensif, me regardant toujours. Cet éloge de Mlle Geneviève ne paraissait pas lui être si agréable que cela. Il reprit:

—Donc, pour le moral, c'est une perfection. Reste le physique.

—Mme Dauclerc ne vous a donc point montré la photographie de sa filleule? — demandai-je innocemment.

—Non. Elle a préféré me laisser la surprise des yeux.

—Puissent vos yeux n'être pas déçus!

—Ne trouvez-vous pas votre demoiselle jolie?

—Oh! si. Je la trouve admirable, seulement ici je cesse d'être impartiale, car on trouve que je ressemble un peu à Mlle Geneviève.

—A-t-elle d'aussi grands yeux que vous?

—A peu de chose près.

—Est-elle brune comme vous?

—Ma foi, ni plus ni moins. Vous n'aimez peut-être pas les brunes, Monsieur?

—Je les adore. Savez-vous, mademoiselle Mariette, tout bien examiné, que Mlle Geneviève a joliment raison de vous ressembler.

—Oh! Monsieur, comparer Mademoiselle à sa femme de chambre! Si elle savait cela...

—Si cela ne la flattait pas, Mariette, elle ne serait qu'une sotte!

Bref, mutuellement charmés, nous babillions encore sans conscience de l'heure, quand, à travers la grille, j'aperçus de très loin Mariette qui revenait.

—Ah! Monsieur, — m'écriai-je, — voici Mademoiselle qui revient.

Il se leva aussitôt et fit mine de s'éloigner.

—Mais ce n'est pas le moment de vous esquiver, — lui dis-je. — Vous pouvez, sinon faire visite puisque cela ne vous semble pas correct, tout au moins saluer Mademoiselle au passage.

Mais le jeune homme s'était brusquement jeté dans le fond du bosquet et murmurait, mécontent et boudeur:

—Non, laissez-la passer; je ne tiens plus du tout à la saluer, votre demoiselle! Je l'ai vue suffisamment de loin: elle ne me plaît pas! Je lui trouve les traits communs. Elle est de plus affreusement fagotée...

Farouche, il reculait toujours, au point d'entrer dans le massif, ce qui me mettait en belle gaité. Je pris toutefois une mine chagrine pour gémir:

—Mais le projet de Mme Dauclerc, alors: ce fameux mariage?

—Avec cette personne-là? Jamais, entendez-vous, Mariette, jamais!

Et, comme Mariette venait droit au bosquet, il s'enfonça tout à fait dans le massif, traversa la pelouse, ouvrit la grille et disparut.

* * *

15 juin — Quoique nous n'ayons pas eu de nouvelles de M. Paul, je pense un peu plus à lui qu'il

ne serait raisonnable. Son fier visage basané, au sourire si doux et si confiant, ses yeux, tout clairs de candeur et de loyauté, me hantent malgré moi.

Cependant, avec lui, j'ai commencé par une tromperie! Oui, mais si innocente! Et, d'abord, ce n'est pas moi, c'est lui qui s'est trompé: il n'avait qu'à ne pas me prendre pour une femme de chambre. Ce n'est pas si flatteur... pourtant...

Ah! pourtant, si m'ayant cru vraiment femme de chambre, à première rencontre, il m'avait néanmoins, lui, l'explorateur brave, illustre et savant, trouvée assez intelligente, fine et jolie, pour devenir sa femme? Ah! C'est cela qui serait flatteur tout de même.

De loin, à tête reposée, ma petite comédie m'apparaît aussi sotte qu'imprudente. Par mon goût de mystification, j'ai brûlé un joli petit mariage qui mijotait tout seul, tout doucement. Monsieur Paul est trop honnête pour aimer la femme de chambre sans l'épouser, trop délicat pour épouser la demoiselle sans l'aimer. Bonheur perdu! N'y pensons plus...

* * *

19 juin — J'y pense tellement que ce matin, accoudée par hasard au premier, à la fenêtre du salon, j'ai deviné tout de suite qu'on parlait de M. Paul quand, du couvert de glycines placé juste au-dessous, j'ai reconnu la voix de maman et la voix de ma marraine. Qu'avaient ces dames à se dire de si bonne heure?

—Je suis navrée de cette aventure stupide, — gémissait Mme Dauclerc, — mon Paul est absolument fêru de votre petite femme de chambre. Si déplacée que soit ma démarche, j'ai dû lui promettre de vous demander des renseignements sur la famille et les antécédents de Mariette.

—C'est une fille très comme il faut, — dit ma mère du ton sec qu'elle prend quand on la contrarie, — quoique je ne voie pas du tout ce qui, en elle, a bien pu séduire ce fameux neveu dont vous nous rebattiez tant et tant les oreilles! Je vais appeler Mariette. Tout cela ne me regarde pas.

Je fus un instant agitée de sentiments divers; puis, me souvenant des deux yeux tout clairs de franchise et de loyauté, ma honte d'être indiscrette l'emporta sur ma curiosité; je me penchai et criai de toute ma force:

—Marraine, maman, j'entends que vous parlez de Mariette. Attendez-moi, je descends!

Il y eut, sous le couvert de glycines, un brouhaha d'effarement. Dans le vestibule, je manquai heurter maman.

—Tu verras ta marraine tout à l'heure. Elle cause avec Mariette.

—C'est ce que je veux empêcher. Il ne faut pas dire à Mariette qu'elle plaît à M. Paul. Ce n'est pas la peine de causer une émotion à la pauvre fille avant de s'être assuré des vrais sentiments du jeune homme.

—Ah! ça, de quoi te mêles-tu? — fit ma mère ahurie. — S'il plaît à M. Paul d'être absurde, qu'il soit absurde tout à son aise.

Je sautai les degrés du perron et courus au couvert de glycines.

—Mais je ne le connais pas, — protestait Mariette, déjà arrivée devant ma marraine. — Madame est bien sûre qu'il m'a vue?

—Parfaitement. Vous prépariez des confitures. Vous aviez un petit tablier rose.

—Alors oui, c'est bien moi.

Et, me voyant, Mariette se dolenta:

—Ah! Mademoiselle, croyez-vous que j'ai peu de chance! Si seulement ça m'était arrivé avant de connaître Pierre! Mais c'est promis, juré, vous comprenez, je ne peux pas abandonner mon Pierre, même pour un Monsieur!

Je tirai Mariette à l'écart et lui soufflai à l'oreille:

—Vous auriez en effet bien tort d'abandonner Pierre, ma bonne Mariette, car la femme de chambre qu'a vue le neveu de Mme Dauclerc, ce n'est pas vous, c'est moi, le jour où vous m'avez donné votre tablier et laissé vos cerises à éplucher.

—Ah! c'est donc ça!

—Chut! — lui dis-je. — Apportez-moi tantôt votre tablier rose et jusque-là gardez-moi le secret.

Je revins alors près de Mme Dauclerc et lui dis:

L'Abbaye et le Palais de Westminster

TOUTES les capitales se font un sujet de gloire de monuments historiques, qui ont prêté leur concours à l'histoire du pays où ils se trouvent. C'est ainsi que Paris se réclame de Notre-Dame, du Louvre, du Panthéon. Que Moscou a son Kremlin, où furent vécues les heures les plus célèbres de l'empire Moscovite. Rome a le Vatican et le Quirinal. L'Espagne, l'Escorial, etc.

L'Angleterre, ou plutôt Londres, serait incomplète si l'abbaye et le palais du Parlement de Westminster disparaissaient du jour au lendemain.

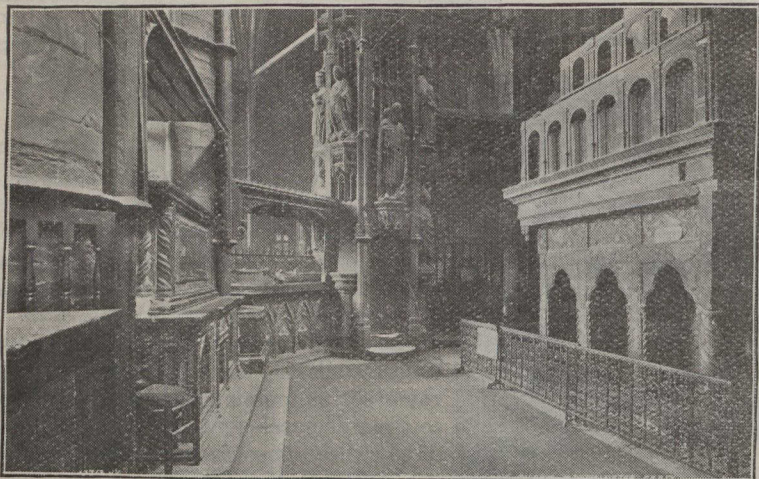
Aussi bien, ce sont là deux très anciens édifices, qui représentent non seu-



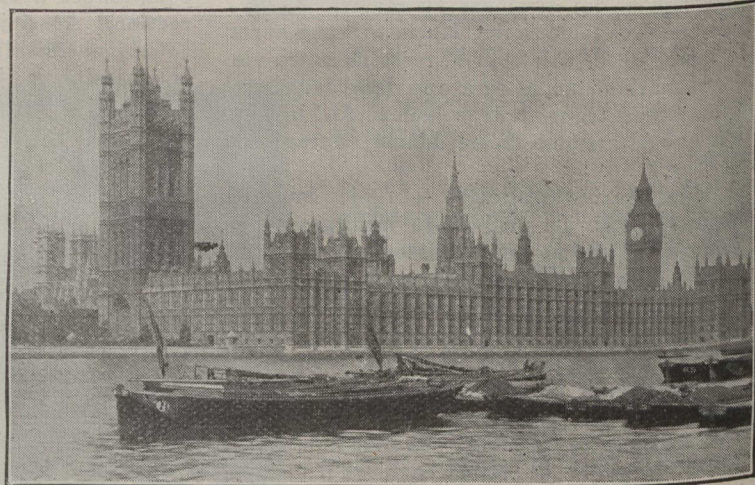
Le porche St-Etienne, de Westminster

considérablement. Vingt ans durant ce souverain s'occupa de la construction de Westminster, qu'il inaugura solennellement le 28 décembre 1065. C'est seulement à partir de cette date que l'on peut retracer historiquement, et avec précision, les faits qui se passèrent dans ce temple; bien que, nous le répétons, ses origines remontent à 400 ans plus tôt. Peu de jours après l'inauguration de la fameuse chapelle, Edouard le Confesseur mourut, et ce fut le premier des monarques anglais qu'on y enterra.

On ne s'étonnera donc pas, qu'avec quelque chauvinisme, un ancien auteur anglais ait dit de Westminster, que : c'est la chose la plus plaisante et la plus



Sanctuaire de Henri V, dans la chapelle des Confesseurs, Abbaye de Westminster



Edifices du Parlement, à Londres

lement tout ce que l'art anglais a produit de plus beau, mais aussi un passé glorieux et aimé des enfants d'Albion.

Disons d'abord quelques mots de ces constructions à l'architecture imposante; commençant par la fameuse abbaye. Sise à Londres, à l'ouest de la cité, on l'appelle là-bas, Westminster, tout court, et parfois l'abbaye de l'ouest, à cause de sa situation topographique. Nous avons dit que cette abbaye était très ancienne, certes le lecteur ne nous contredira pas, quand il aura appris ou se rappellera que "Westminster Abbaye" fut fondée en l'an 616, alors que le roi Saxon Sibert, était tout puissant, dit la tradition.

Aujourd'hui, il ne reste, à proprement parler, que l'église abbatiale, en gothique anglais primitif (treizième siècle). Cet édifice est célèbre en tant qu'il contient le sanctuaire funéraire des rois et des grands hommes de l'Angleterre.

La partie postérieure et orientale de l'église, se compose de chapelles qui contiennent aussi des monuments funéraires. Nous citerons les noms de quelques-uns: Chapelle Saint-Benoit, Saint-Edmond, Saint-Nicolas, la belle chapelle Henri VII (construite en 1502) au fond de l'abside; les chapelles Saint-Paul, Saint-Jean-Baptiste, Islip, Saint-Michel, Saint-Jean-l'Évangéliste; la chapelle d'Edouard le Confesseur, etc. Au sud de l'église s'élèvent le beau cloître (XIII^e et XV^e siècles) et la salle du chapitre (Chapter house), construite en 1250.

Il faudrait des volumes pour décrire à peu près convenablement les trésors d'archéologie que recelle la vieille abbaye anglaise. Là, se trouvent des inscriptions saxonnes, celtes, en vieux français et en anglais du moyen âge, que seuls peuvent déchiffrer des érudits très versés dans l'histoire d'Angleterre. Bien que relativement récente, on se prend à méditer au souvenir des faits de la guerre des deux races, qui là on laissé des traces inoubliables. Nous avons dit que "Westminster Abbaye" date du 7^e siècle, c'est croyons-nous la vérité, cependant certains auteurs prétendent qu'alors son importance était secondaire et que le monument ne prit de l'importance que sous Edouard le Confesseur qui l'agrandit et l'embellit



Chapelle de Henri VII, d'Abbaye de Westminster

admirable de la chrétienté...

Westminster, est aussi le nom d'un palais non moins célèbre que l'abbaye, dont nous venons de parler, dans les annales de la Grande-Bretagne. Il est aussi situé à Londres, et les anglais le nomment communément (House of Parliament) parce que les différents corps législatifs du pays s'y réunissent pour légiférer. En passant, nous ferons remarquer que notre parlement d'Ottawa (nous entendons les bâtisses) est construit d'après les plans d'un architecte qui, quant à l'aspect extérieur, s'est inspiré considérablement du palais anglais. Pour en revenir à ce dernier, qui est pour ainsi dire tout récent, nous dirons: qu'il fut élevé en 1840, sur l'emplacement de l'ancien palais de Westminster (commencé en 1097 par Guillaume le Roux; brûlé en 1834) d'après les plans de Ch. Barry, et dans le style gothique dit "tudor": il s'étend sur le bord de la Tamise, sur une longueur de 825 pieds.

Du dehors, on y distingue, du nord au sud, la Tour de l'Horloge ou "Saint-Stephen's Tower" (291 pieds de hauteur); la Tour centrale (273 pieds de hauteur) et la Tour Victoria (309 pieds de hauteur).

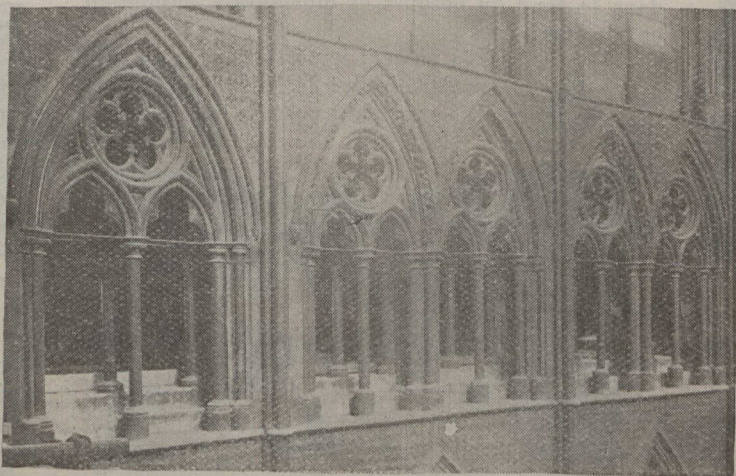
La façade, sur la terrasse de la Tamise, est ornée des statues des rois d'Angleterre.

Parmi les salles de l'intérieur, luxueusement décorées, les plus remarquables sont la "Chambre des pairs ou des lords (House of peers), qui contient le trône royal et le traditionnel "sac de laine" sur lequel siège le lord chancelier; et la "Chambre des communes (House of Commons).

C'est à Westminster Hall que se tenaient les premiers parlements anglais et que les rois d'Angleterre, jusqu'à George IV, furent couronnés.

Charles 1^{er} fut condamné à mort à "Westminster Palace" et Cromwell proclamé lord protecteur.

Nous donnons ici plusieurs vues photographiques de ces monuments. Le lecteur verra ainsi combien imposants sont ces édifices, s'il n'a déjà eu l'occasion d'en remarquer le majestueux coup d'oeil d'ensemble.



Fenêtres ogivales de l'Abbaye

Notes sur la mode

Il ne suffit pas, pour être élégante, de se conformer soigneusement aux décrets de la mode, il faut aussi et surtout avoir du goût personnel, savoir se rendre compte de ce qui convient le mieux à notre genre de physionomie, à notre taille, à notre tournure.

L'important est donc de pouvoir choisir, parmi les nouveautés qui apparaissent chaque saison, juste celles qui répondront le mieux à nos besoins et de les combiner de façon à en obtenir l'effet voulu.



Chapeau en taffetas bleu coulé orné d'une touffe de plumes d'autruche blanches près de la calotte. Draperie de dentelle sous la passe.

En général, les personnes minces ont plus de facilité que les autres à se vêtir élégamment. Certains genres, pourtant, ne leur conviennent point, comme les corsages très ajustés et dépourvus de garniture, comme les manches plates et étroites, les tissus à grands carreaux ou à larges ramages, etc. Les petits chapeaux ne vont guère aux visages trop délicats et allongés.

De même, les personnes qui sont fortes de taille doivent éviter les garnitures en cercles, les corsages bouffants, les manches de volume exagéré, etc. Ce sont là autant de détails qui doivent être scrupuleusement observés lorsque l'on veut donner cette impression d'élégance et de grâce tant recherchée, et, faut-il le dire, si peu souvent atteinte par un grand nombre de femmes, qui dépendent pourtant pour leur toilette des sommes raisonnables.

Ce n'est pas tant dans le somptueux que dans le joli et le seyant que réside la véritable élégance.

Le feutre souple fait son apparition pour les chapeaux. La note caractéristique, c'est la dimension; le chapeau nouveau est grand, à bords larges, à calotte ronde, assez petite et basse. Mousseline de soie coulé, taffetas tendu ou plissé autour d'un fond de velours chatoyant, c'est ravissant. A noter, un petit chef-d'oeuvre, une symphonie en beige d'un ton exquis, passe bouillonnée fin en mousseline de soie; fond de velours beige, enroulé de satin blanc et beige, avec, sur le côté, des grappes de raisins blondes, délicieusement teintées de vert; feuillage givré.

Il importe surtout, dans la garniture des chapeaux, d'harmoniser tous les détails. Les personnes raffinées ont grand soin de changer les fleurs qui les parent selon les époques de la floraison. Il est de mauvais goût d'orner son chapeau de raisins au printemps ou de fleurs des champs à l'automne. Il n'y a guère que les roses et les violettes qui soient de mise en toutes saisons.

Il se fait des raisins velouteux, pelucheux, tout à fait décoratifs et seyants. C'est une délicieuse garniture. Les ailes et les poufs, les chrysanthèmes, les dahlias et les roses, permettent de varier à l'infini.

Les chapeaux d'hiver seront en feutre lisse ou pelucheux combiné avec la forme. Le feutre souple comme du drap, et le drap lui-même seront employés avec un égal bonheur.

Nous reviendrons d'ailleurs, s'il y a lieu, sur cette question, afin de signaler les nouveautés qui ne manqueront pas d'éclorre, mais nous pouvons dès aujourd'hui affirmer que les chapeaux clairs seront en très grande faveur. Ils sont garnis de satin liberty de tons harmonieux. Le feutre blanc drapé de blanc et de jaune de plusieurs tons, avec ailes blanches, compose un ensemble distingué.

Des plis de satin se dépassant les uns les autres en des couleurs choisies, de gros choux très fournis et rapprochés sont à la fois simples et élégants.

Le rôle d'une chroniqueuse de mode étant de tout signaler, il faut dire que les couleurs les plus vives sont en vogue. Le cru, le violent, le criard plaisent; c'est tant pis, car la note extravagante ne peut être adoptée par les personnes qui doivent choisir surtout le côté pratique des nouveautés.

Ces tons éclatants fatiguent vite et, franchement, sont peu recommandables. Ainsi, on voit des alliances de tons vert vif et rose de même valeur sur feutre blanc ou gris-pâle. C'est très "tire-l'oeil", et l'on ne saurait le conseiller. On voit aussi des feutres d'un vert cru à faire grincer les dents, garnis de satin plus pâle.

Sur la passe de beaucoup de chapeaux plats s'étalent, avec un joli mouvement, une guirlande de petites fleurs, de petites baies d'hiver ou de feuillages morts.

D'autres chapeaux sont à bords très hauts relevés derrière, à grands godets logeant des noeuds, des plumes ou des fleurs, d'autres sont des toques extrêmement jolies et simples, en mousseline de soie; d'autres enfin, comme celui que nous illustrons sur cette page, ont les bords larges, coulissés, et sont garnis d'un piquet de plumes d'autruche près de la calotte. Toutes ces nouveautés ne sont pas également à vanter. Un choix judicieux s'impose. Il faut bien se garder de choisir au hasard, sous prétexte que c'est la mode, mais s'assurer que la façon d'arranger ses cheveux s'adapte à la forme du chapeau et à son ornementation.

Il y a des choses qui attristent les gens de goût, comme de voir, par exemple, une archi-grand'mère, octogénaire vénérable par son âge, mais ridicule dans ses atours. Celle dont je vous parle avait le chef branlant, des milliers de petits plis sur le visage et le cou, et, sur cette tête de respectable vieille dame, un affreux petit chapeau de feutre craie, à haute calotte fendue, à tout petits bords, piqué d'un couteau d'allure crâne, tout blanc aussi.

Il ne faut point tomber dans ce travers de se coiffer à la mode, pour satisfaire à la mode, sans souci de ce qui est seyant ou seulement convenable.



Robe d'intérieur élégante en pongé plissé soleil blanc, garnie de grosse dentelle arabe formant un boléro court à empiècement, manches nouvelles en dentelle ornées d'un haut volant en plissé soleil ourlé de dentelle arabe, cascade de dentelle d'Alençon sur le devant terminée par un gros chou de velours turquoise; dans le bas, haut volant de pongé avec dentelle arabe dans le bas et monté sur entre-deux assorti.

Deshabillé très pratique en cachemire d'Écosse feuille de rose, grand col pélerine garni de plisse de taffetas et surmonté d'un galon brodé à dessin persan de tons très doux; manches plissé soleil, haut volant plissé soleil dans le bas monté sur galon brodé; ceinture-écharpe terminée par un plissé et galon comme le grand volant.

Les grandes voilettes de gaze, le tulle ramagé étant très pratique contre les morsures de la bise, se portent beaucoup. Les amples retombées de dentelle blanche ou noire ou assortie de teintes aux feutres beige et marron, se verront aussi sur tous les chapeaux d'hiver élégants.

Le goût va aux harmonieuses combinaisons d'un ton unique: chapeaux tout bleus, tout rouges, tout marron, etc., quelquefois avec une petite note gaie dissimulée dans le fouillis de la dentelle ou des choux.

Pour les robes des après-midis d'automne, on emploie les pongés épais à fils irréguliers et d'aspect bourru; les tons préférés sont le vert, le bois, le bordeaux, le suède, le chamois.

Les taffetas de tons suaves, à petits semis ou mouchetures de plusieurs nuances, par exemple, mauve sur ciel, rose sur gris de nacre; les rayés de moire ou de satin avec des jetés de bouquets délicats, font des toilettes du soir exquisement fraîches et distinguées. Telle, la jolie robe illustrée ci-dessus, en taffetas souple rose à fleurettes vert et blanc, garnie de guipure d'Irlande d'un blanc à peine teinté.

Il se prépare un retour très marqué de la jupe unie, assez longue, soutenue du bas. La jupe molle est, en effet, moins pratique pendant la saison pluvieuse.

Les grosses guipures, les dentelles de laine teintées de la nuance des tissus, ont un regain de faveur. A propos de dentelle, il n'est pas mauvais de donner une indication générale. Quelques personnes ne savent pas les utiliser; elles les posent à contre-sens du goût. Ainsi, il ne faut jamais froncer une dentelle épaisse et lourde, pas plus qu'il ne faut coudre à plat une dentelle trop légère. Il importe aussi d'assortir la dentelle au genre du tissu, ne pas mettre des dentelles lavables sur des robes de lainage.

Des entre-deux de Valenciennes ou de Malines sur des robes de laine ou de soie sont une faute de goût. Elles ne sont en place, comme accompagnement de toilettes de ce genre, que si elles font partie d'un accessoire en nansouk, en linon ou en mousseline: col, volants de manche, etc.

Durant la période intermédiaire qui précède la reprise de la saison mondaine, les maîtresses de maison mettent leur intérieur en toilette pour cette époque importante. Elles aiment alors à garder tout le jour un déshabillé dans lequel elles se trouvent à l'aise, assez élégant, toutefois, pour leur permettre de recevoir leurs amies intimes.

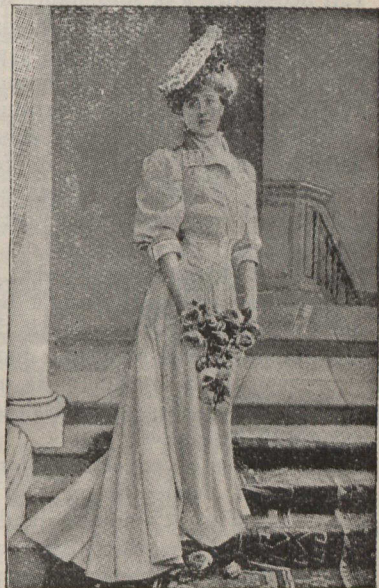
La forme Empire est une des plus jolies pour ces robes d'intérieur, ou bien la forme américaine, élargie du bas par un haut volant qui donne l'ampleur.

Nous illustrons ci-contre deux jolis modèles de robes d'intérieur présentant l'une et l'autre de ces formes.

Préfère-t-on la matinée sur une jupe élégante? le choix est infini.

Ou, c'est le genre plissé accordéon, qui ne grossit pas, qui s'orne d'un volant au bas et à l'empiècement, avec des manches mi-longues, ou encore la forme en pointe, pointe devant, dans le dos et sur chaque manche.

JACQUELINE.



Toilette de réception en taffetas rose à fleurettes blanches et vertes, garnie de guipure blanche.

Les pouvoirs hydrauliques de Rawdon

NOUS croyons le moment venu de les présenter à nos lecteurs. Ils sont formés par la rivière du Lac Ouero. Une distance d'environ 48 milles les sépare de Montréal. Ils sont au nombre de cinq. La moins considérable de ces chutes est haute de 25 pieds. Telle est leur puissance que chacune d'elles, prise séparément, peut fournir le travail nécessaire à la subsistance d'une ville.

Si on refuse de nous croire, en nous priant d'observer que leur existence est à peine connue, nous répondrons qu'elles ont été tenues à l'écart de toute voie de communication pratique, et qu'on saura bientôt les apprécier comme elles le méritent. Un embranchement de chemin de fer doit bientôt les relier avec Montréal. Le gouvernement fédéral a pris les mesures nécessaires à cette fin. Un subside extraordinaire de \$50,000.00 est tenu à la disposition du "Châteauguay-Nord", sous la condition expresse de prolonger jusqu'à Rawdon un tronçon de voie ferrée, dont le point de départ est à L'Épiphanie, soit à parcourir une distance de 16 milles.

On peut donc considérer la mise en valeur des pouvoirs hydrauliques de Rawdon comme un fait certain et inévitable.

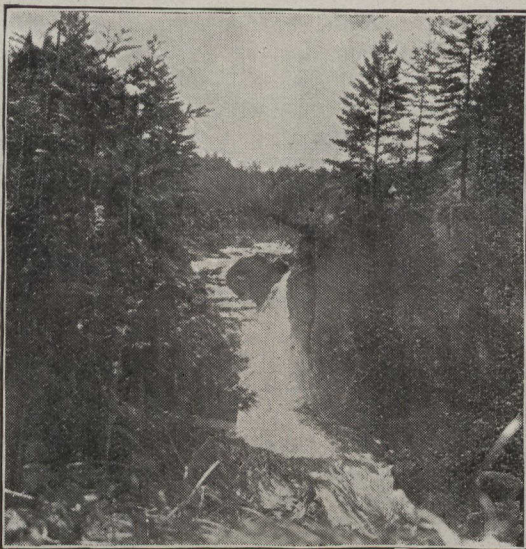
Aussi, trois de ces admirables "pouvoirs" ont-ils été frappés momentanément d'impuissance, entre les mains d'une Compagnie industrielle bien connue, dont le but a été de s'en assurer la propriété pour échapper à toute future concurrence.

Cependant, il reste encore la chute Morin et la chute Magnan, offertes en vente à des prix assez bas, et présentant de grandes facilités d'exploitation.

La différence de niveau exacte de ces chutes est de 43 pieds. Elles sont situées à proximité du village, et à quelques arpents du prolongement de la ligne du chemin de fer projeté.

Rawdon est d'ailleurs abondamment pourvu de

être malsaine, et qu'une autre élevée sur un sol inégal peut n'être pas facile à tenir propre. Rawdon possède peut-être le plus beau plateau que l'on puisse désirer pour asseoir une ville. Joignez d'exceptionnelles facilités d'installation, les matériaux à bon marché, et puis le fond, qui est d'une nature assez particulière, dur, sec et si protégé contre l'action de la gelée que la construction d'un



La chute Darwin sur la rivière du Lac Ouero, à Rawdon

"solage" devient la chose la plus simple du monde. On dit que certaines maisons y ont été posées sur le sol, sans fondations.

* * *

Passons à des considérations d'un autre ordre. L'homme qui veut aller demeurer avec sa famille dans un endroit neuf s'informerait des moyens de

faire instruire les siens. Chacun comprend l'utilité d'une telle considération

Aussi, le projet de construire un collège a-t-il été arrêté, grâce à l'initiative de M. le curé de Rawdon. Cette institution doit demeurer sous le contrôle de la paroisse; elle ne le cédera en rien aux meilleures écoles commerciales.

Quant à l'éducation des jeunes filles, nous rendrons service à nos lecteurs en leur faisant connaître les avantages exceptionnels d'une institution qui, sous plusieurs rapports, n'a pas sa

vale dans notre province. Le couvent de Rawdon a été fondé en 1863. Il a été agrandi en 1894. En 1903, on l'a construit à neuf, et tel est l'aménagement moderne du nouveau local, la dimension des salles de classe, ainsi que l'espace réservé aux dortoirs, etc, que c'est bien certainement l'un des plus salubres que l'on puisse désirer.

Ce couvent a une spécialité: il enseigne l'anglais. Il ne l'enseigne pas comme il arrive trop souvent,

soit dans les écoles de notre langue, où élèves et maîtresses ne parlent entre elles que le français, soit dans certains pensionnats mixtes, où élèves des deux langues se parlent peu, s'aiment peu et ne s'entendent pas. Le couvent de Rawdon reçoit un grand nombre d'élèves de langue anglaise, qui s'entendent parfaitement avec les nôtres, en sorte qu'elles ont toutes à y gagner réciproquement, apprenant à parler en même temps qu'on leur enseigne la syntaxe.

Nous publions avec plaisir la statistique suivante, par laquelle on se fera une idée de l'importance de l'institution et de la force moyenne de ses sujets.

En l'année 1904-1905, le couvent de Rawdon a reçu 126 pensionnaires et 52 externes; il a présenté 12 élèves pour admission aux diplômes d'école modèle et élémentaire, lesquelles ont toutes été reçues. Sept élèves en sténographie ont obtenu leur diplôme.

* * *

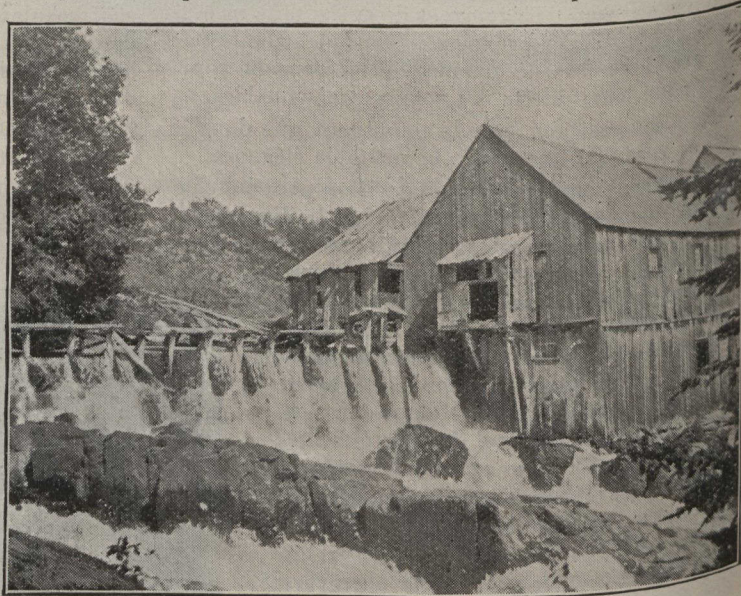
Les dames et les poètes nous en voudraient si nous n'ajoutions quelques mots sur la beauté des paysages; les touristes auraient raison d'être mécontents. Ne chagrinons point les dames, rendons les poètes heureux, tâchons de rendre service aux touristes.

On ne décrit pas ce que l'on ressent avec trop d'enthousiasme. Saint Paul, revenant du Paradis, n'a rien pu dire de ce qu'il y avait vu. Sans être saint Paul, on peut éprouver des ravissements semblables à la vue de quelque coin de paradis terrestre, par où nous pouvons avoir une idée, si petite qu'elle soit, de l'autre.

Nous nous rappelons un coucher de soleil enrichi d'un des plus beaux effets d'arc-en-ciel que l'on puisse voir. Nous étions sur le pont de la chute



L'église de Rawdon et le R. P. Landry curé de la paroisse



Le moulin de Magnan à Rawdon

bois de pulpe, y compris une certaine quantité de bois de construction, et les grandes scieries pourront, du reste, se ravitailler facilement par la vallée du lac Ouero, dont le bassin est en grande partie couvert de forêts.

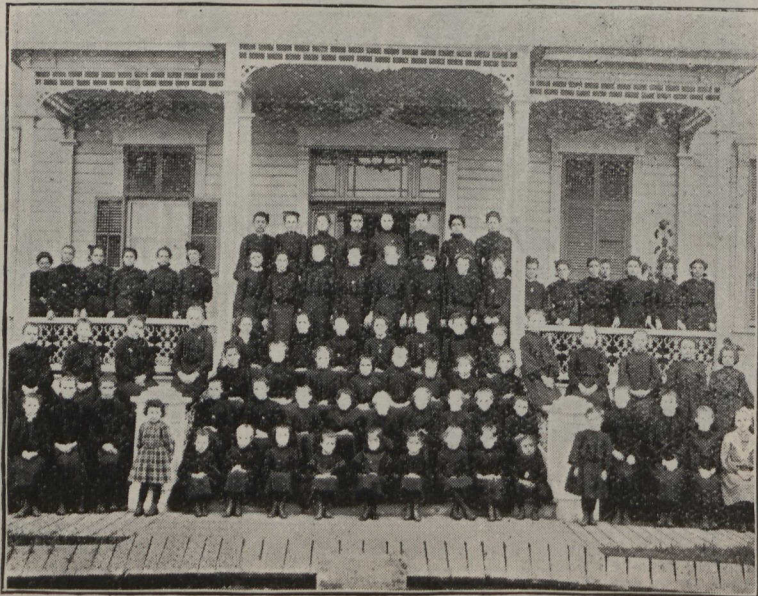
On se fera une idée de l'importance de la rivière qui sert de décharge au lac Ouero, si l'on observe que sa profondeur minimum a été suffisante — même cette année — pour permettre le flottage du bois destiné aux scieries de Charlemagne, et cela jusque vers le milieu du mois dernier. Peu de cours d'eau ont offert le même avantage.

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'importance de la position des pouvoirs d'eau de Rawdon, pour la distribution de l'électricité dans plusieurs de nos belles campagnes ainsi qu'aux villes environnantes, telles que Joliette, Saint-Lin, Montréal, etc.

* * *

Il est donc permis d'espérer que les futurs industriels de Rawdon fourniront de l'emploi à un certain nombre d'ouvriers, lesquels, s'ajoutant au noyau de population déjà existant, formeront un groupe considérable, qui ira sans cesse croissant jusqu'à devenir une ville importante.

Mais on ne peut bâtir une ville sans se soucier de mettre sa population bien à l'aise. On sait qu'une ville compacte peut



Groupe d'élèves du couvent de Rawdon

Magnan. Les extrémités parallèles de deux arcs-en-ciel s'appuyaient au loin, de chaque côté de la rivière, sur des plateaux aux flancs boisés. On eût dit le ciel posé sur une arche grandiose. Il fallait voir l'association des choses et des couleurs! Le ciel brillant et comme neuf sur un fond d'orange; la forêt luisante, les champs lavés et comme renouvelés! Rawdon présente de nombreux et beaux points de vue, et renferme une foule de sites majestueux ou charmants, gais, tragiques, souriants ou tristes, selon les différents goûts des artistes et des poètes. On y viendra, comme on va, depuis longtemps, à Sainte-Agathe des Monts, et ce sera tout aussi intéressant; et probablement moins dangereux.

Dans quelques mois d'ici, on s'y rendra facilement en moins de deux heures. Aujourd'hui, le même trajet présente quelques difficultés. On part de la rue Moreau, le soir, à cinq heures et demie, et on descend à la station de Montcalm. De là, on va tout droit jusqu'à Rawdon en voiture. Il faut avoir soin d'écrire pour s'assurer d'avance le service d'une voiture, à un jour convenu.

MM. Edmond Morin et James Skelly, de Rawdon, s'occupent d'une manière toute spéciale du transport des voyageurs.

ALBERT G.

Le mariage de Pierre Trudel

(Nouvelle canadienne)

“OUI, MONSIEUR”, conclut le vieux Trudel, “ce sont de bien tristes souvenirs que ceux de cette malheureuse insurrection de 1837. Avoir vu tant de valeur, de bravoure, d'enthousiasme irréflecti, fou, peut-être, mais sincère, dépensés en pure perte, pis que cela, n'aboutissant qu'à de lamentables catastrophes!... Et cependant, vous l'avouerez-je, malgré toutes les misères, toutes les déceptions, toutes les souffrances de cette terrible époque, pour ma part je ne regrette rien. Cela vous surprend? C'est que je parle à un point de vue peut-être très égoïste et qu'aussi vous ne connaissez pas l'épilogue de mes tribulations. Eh bien, sans cette triste affaire de Saint-Eustache, je n'aurais probablement jamais épousé ma femme”.

—Comment cela?

—Oh! c'est toute une histoire, et une longue encore. Et voilà déjà deux bonnes heures que je vous ennuie avec mes souvenirs du vieux temps.

—Allons, père Trudel, ne minaudes pas



Tandis qu'elle me tendait la main, je m'enfuis comme un fou

comme une jolie femme et contez-moi cela.

—Vous le voulez? Tant pis pour vous; je vous ai prévenu, ce sera long. Mais la nuit vient, et si mon cœur est resté jeune, ma vieille carcasse s'accroche mal de la fraîcheur du soir. Nous allons rentrer. Tandis que je fumerai ma vieille pipe — encore une contemporaine, celle-là, — vous dégusterez un petit “blanc” que je prépare moi-même. Vous m'en direz des nouvelles, et puis cela fera glisser plus facilement mon histoire.

“La chose est véridique,” reprit le vieux Trudel, lorsque quelques instants plus tard, nous fûmes installés près du poêle où flambait avec des pétilllements secs une brassée de brindilles, tandis que la maman Trudel entamait les préparatifs du souper, la bataille de Saint-Eustache fut le témoin de mes fiançailles. Ce n'est pas banal, n'est-ce pas?

A cette époque, j'avais vingt-trois ans et ma brave Jeanne ne ressemblait guère à la bonne petite vieille ratatinée que vous voyez-là.

Ah! monsieur! si vous l'aviez connue alors! des yeux à faire damner un ermite, des dents de perle, des cheveux si blonds et si fins qu'on eut dit la traînée d'or d'une comète!... Ne ris pas, Jeanette, c'est la pure vérité. Si tu ne te souviens plus, moi, je n'ai pas oublié.

Elle était veuve depuis une année; je me trouvais seul au monde. Je lui demandai sa main. Elle refusa, doucement, mais d'une manière parfaitement catégorique. Ce n'était point par égard pour la mémoire de son défunt mari, un affreux chenapan, ivrogne et brutal. Elle voulait, m'expliqua-t-elle, se consacrer uniquement à l'éducation de son enfant, un bébé de quinze mois environ, qui, par parenthèse, a bien fait son chemin, et sur lequel elle semblait avoir reporté toute l'affection que le père n'avait pas su conserver. Cette réponse me causa un immense chagrin. Je devins triste, sombre, avec des écarts de caractère incompréhensibles pour quiconque n'eût pas connu mon secret. A certains moments, lorsque je reprenais mon sang-froid, je me rendais compte de l'injustice, de l'odieuse même de ma conduite. Mais que voulez-vous? Quand on est amoureux, on ne raisonne plus, on laisse parler l'instinct, et dame, il fait dire souvent bien des sottises.

Il y avait plus d'une année que cela durait et je n'étais pas plus avancé qu'au premier jour. Jeanne demeurait toujours aimable et souriante, mais sur le chapitre en question, sa réponse était invariable: “Je ne veux pas me remarier”.

Je me sentais devenir enragé. Songez donc! à vingt-cinq ans, la patience n'est guère la vertu dominante. Cependant, je tenais bon, quoiqu'au fond du cœur, je commençasse à désespérer sérieusement de ne jamais réduire une place si opiniâtrement défendue.

Les choses en étaient à ce point quand éclata tout à coup la première insurrection de 1837. J'aimais sincèrement mon pays, mais je vous avouerai que jusqu'alors, je n'avais jamais envisagé l'éventualité d'un soulèvement qui, au fond, me paraissait

d'une issue douteuse. Je m'y jetai cependant à corps perdu. Vous dire qu'en cette circonstance la seule flamme du patriotisme guida ma détermination, ce serait donner une forte entorse à la vérité, car, pour être sincère, je dois avouer que le désespoir et le chagrin de mon amour déçu y aidèrent beaucoup. Je commençai donc à m'agiter, organisant la défense du village, recrutant des volontaires, avec une activité fébrile au milieu de laquelle j'espérais trouver sinon la consolation, du moins l'oubli momentané du mal qui me rongait le cœur.

Enfin, le jour du départ arriva. Je revois encore les rues débordantes d'une foule bruyante d'hommes armés de façons étranges, les uns de fusils, d'autres de fourches, d'autres de lames de faux transformées en sabres, tandis que plus loin, sur la grande place, les artilleurs vérifiaient l'état de leurs pièces, deux canons de bois cerclés de fer. Et c'était avec de pareils moyens que l'on allait se heurter aux troupes bien équipées, bien armées et de beaucoup supérieures en nombre du major Campbell et du général Colborne! Mais que nous importait! Nous avions la foi aveugle de notre jeunesse, la conscience de combattre pour une cause juste. Cela suffisait.

...“Avant de partir, je voulus revoir une dernière fois encore celle qui était toute ma souffrance et toute ma joie. Je courus en hâte vers sa maison. Jeanne était assise dans le jardin, travaillant. Au bruit de mes pas, elle leva les yeux:

“Tiens, c'est vous, Pierre,” dit-elle doucement, et souriant de son éternel sourire que j'adorais et que je haïssais tout ensemble.

—“Oui, Jeanne, Pierre qui vient vous faire ses adieux”.

Elle pâlit légèrement; le sourire disparut. J'eus une lueur d'espoir.

—“Vous partez?... tout de suite?”

—“A l'instant même. J'ai voulu que ma dernière visite au pays fut pour vous”.

“Merci, mon ami, vous êtes bon”.

—Elle se tut, me regardant bien en face de ses yeux clairs. Je me sentis troublé. L'instant était décisif. Je voulus m'enhardir:

—“Ecoutez-moi, Jeanne”, ajoutai-je avec un effort, car les mots s'étranglaient à demi dans ma gorge angoissée, “je ne sais si nous nous reverrons jamais. Mais si Dieu permet que je revienne sain et sauf au pays, pouvez-vous... voulez-vous me promettre... me laisser espérer qu'à mon retour?”

De nouveau, elle me fixa longuement. Dans son regard, je lus l'estime, la pitié, l'affection même, mais l'étincelle de l'amour que j'y cherchais, hélas! cette fois pas plus que jamais, je ne l'y vis point briller.

Alors, le désespoir m'étreignit, et tandis que, silencieuse, elle me tendait la main en un suprême adieu, je m'enfuis en courant comme un fou vers ma compagnie qui se mettait en marche au milieu de mille cris de joie et d'enthousiasme guerrier... Ce que fut cette campagne, je vous l'ai déjà conté tout à l'heure. Son histoire est aussi brève que navrante. Après les quelques médiocres succès du début vint la série ininterrompue des défaites. Partout repoussés, nous nous étions enfin rabattus sur Saint-Eustache. C'était la retraite, la déroute plutôt, éclairée par la lueur sinistre des incendies allumés de tous côtés par un ennemi ivre de fureur et de vengeance. Tandis que je courais vers le village, une balle en ricochant me blessa à l'épaule. Mais qu'importait? Il me fallait retrouver Jeanne, la sauver ou me faire tuer en la défendant. J'atteignis enfin sa maison. Elle était vide. La pauvre femme avait-elle été enlevée? Était-elle morte peut-être?... Au bout de la rue, les casques rouges arrivaient déjà, et plus loin les écossais dévalaient la côte au pas de course.

Je m'élançai au dehors. A peine avais-je ouvert la porte qui donnait sur le jardin que je faillis trébucher contre un objet de forme oblongue, brun, posé à terre sur le perron de bois. Un cri m'échappa. Je l'avais reconnu. C'était le berceau tant de fois et si tendrement balancé par la main de

Jeanne, et, dans ce berceau, l'enfant, inconscient de tout ce qui pouvait se passer autour de lui, dormait d'un bon sommeil paisible en souriant à quelque rêve doré comme les bons anges gardiens en apportent aux bébés bien sages.

Dois-je vous l'avouer, Monsieur? Ma première pensée fut infâme. Une bouffée de joie me monta au cerveau à l'idée que ce petit être, cause involontaire mais réelle de mes souffrances — du moins je le croyais, — allait enfin expier tout ce que j'avais enduré depuis trois ans. Je n'avais qu'à l'abandonner là, dans ce berceau, bien en évidence; les baïonnettes anglaises feraient le reste.

Tout ce raisonnement, ou plutôt ce coup de folie n'eût que la durée d'un éclair. Avec la même rapidité, le revirement s'opéra. Après tout, cet enfant, c'était celui de “l'autre”, de l'ivrogne, du misérable, oui, mais c'était le sien aussi, à Jeanne, c'était son sang, sa vie, tout ce qu'elle aimait. S'il périssait, elle en deviendrait folle, elle en mourrait peut-être!... Oh non! A tout prix, je le sauverais. Mais comment? J'essayai de le soulever. Un cri de douleur m'échappa et mon bras retomba inerte tandis que le sang de ma blessure recommençait à couler plus abondamment. Impossible de l'emporter. Que faire? Les habits rouges accouraient de toutes parts. Dans un instant, ils envahiraient le jardin et alors...

A ce moment, Dieu, car lui seul peut empêcher une pauvre intelligence humaine de sombrer en des instants aussi effroyables, Dieu m'envoya une soudaine inspiration. De la main restée valide, je saisis une couverture de laine grise qui se trouvait à terre et la dépliant d'un geste brusque je la lançai sur le berceau qu'elle recouvrit entièrement.

Au même instant, la porte s'effondrait sous les coups de crosse. Il était trop tard pour fuir. D'ailleurs, ce dernier effort m'avait complètement épuisé. Je sentis mes jambes vaciller; mes yeux s'obscurcirent; tout se confondit en un vague brouillard, et tournoyant sur moi-même, je m'abattis comme une masse à côté du berceau...

...Combien de temps cet évanouissement dura-t-il? Je ne saurais le dire. Une sensation de fraîcheur me ranima tout à coup. J'ouvris les yeux, promenant autour de moi un regard inquiet, n'ayant plus conscience de ce qui s'était passé. Brusquement, la mémoire me revint; la fusillade, la porte enfoncée, les casques rouges, le berceau.

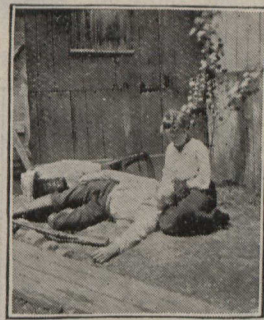
—“L'enfant! l'enfant!” m'écriai-je.

—“Il vit, Pierre, il vit, il est là”, me répondit une douce voix à demi voilée par les larmes.

—“Jeanne! vous, vous ici, vous aussi sauvée!”

Elle était penchée sur moi, appuyant sur mes lèvres brûlantes un fin mouchoir imbibé d'eau fraîche. Elle souriait, m'enveloppant d'un tendre regard tout brillant de pleurs.

—“Oui, Pierre, sauvée aussi. Quand la fusillade a commencé, j'étais dans le champ, de l'autre côté du jardin. J'ai voulu courir pour sauver l'enfant. Je suis arrivée trop tard. L'ennemi était déjà là. Je n'ai eu que le temps de me blottir dans la grange. De là, j'ai tout vu”.



Jeanne était penchée sur moi

Elle se tut un instant, toute tremblante

d'émotion; puis, un peu confuse, tandis que je la regardais à la fois anxieux et ravi:

—“Et maintenant, Pierre”, dit-elle, “que le petit est déjà un peu à vous, voulez-vous qu'il le soit tout à fait?... Vous venez de lui sauver la vie... voulez-vous lui servir de père?...”

—“Et voilà”, conclut le vieux Trudel en frappant sur le talon de sa botte sa pipe complètement éteinte, “voilà comment, sans la bataille de Saint-Eustache, je n'aurais probablement jamais épousé ma femme”.

...A ce moment l'Angelus tinta. La nuit était venue. Alors, dans la grande salle éclairée seulement par les dernières lueurs du foyer à demi-éteint, tandis qu'au lointain les cloches des villages voisins répétaient l'appel de Saint-Eustache, très simplement, les deux vieillards s'agenouillèrent pour remercier une fois encore le bon Dieu de leur avoir fait connaître sur cette terre les joies d'une existence pure et d'un amour sincère qui sut résister au temps.

P. PORTAL.

Du culte des morts chez nous et à travers les âges

VOULONS-NOUS apprendre à connaître les croyances, les espérances, les aspirations, les gloires et les misères, les grandeurs et les défaillances de l'humanité? consultons les tombeaux, les cimetières; car la mort raconte la vie.

“Entre les coutumes funéraires d'un peuple, a dit un écrivain français, le style, l'aspect de ses tombeaux et sa foi religieuse, ses moeurs, ses pensées intimes, il y a un rapport étroit comme de l'effet à la cause.”

Le culte des morts se perd dans la nuit des temps. Et ce culte est une des preuves les plus manifestes de la croyance générale des peuples à l'immortalité de l'âme. Ne serait-il pas insensé, en effet, d'admettre que les religieuses manifestations, qui se sont traduites dans tous les temps et se traduisent encore de nos jours par des mausolées, des tombes, des monuments, des caveaux, etc., s'adresseraient uniquement à des cadavres, à des ossements, à un peu de poussière? Sans doute, ces cadavres, ces ossements, ces quelques grains de poussière, furent autrefois les corps de personnes chères; et, à ce titre, nous leur devons le souvenir que l'on porte à un objet précieux que l'on a perdu; mais notre culte, notre religion, à quoi donc s'adressent-ils, sinon à l'âme, à l'esprit immortel de ceux qui ne sont plus? Et cela est fort heureux pour nous, qui ne confions plus rien à la terre que des cadavres, tandis que les anciens prodiguaient à leurs morts les présents les plus précieux, les plus divers, et cherchaient à les garder près d'eux, à les conserver le plus longtemps possible.

Qui d'entre nous n'a entendu parler des célèbres momies égyptiennes dont un grand nombre aujourd'hui ornent les principaux musées européens. Et qui nous livrera le secret perdu d'une conservation si parfaite? Quelques-unes de ces momies, encore absolument intactes, remontent certainement à des milliers d'années. Dans un sarcophage de pierre, première enveloppe, venait s'enchaîner au moins le plus souvent, une caisse de bois de sycomore. Ces caisses, que le climat chaud de l'Égypte a merveilleusement conservées (tout est conservateur en Égypte, surtout le ciel,) étalent en éclatantes enluminures les emblèmes d'un symbolisme compliquée. Bois, pierre, tout ce qui touche le mort, affirme un dogme, chante un hymne, murmure une prière.

Ces coffres funéraires figurent fréquemment une personne couchée. La tête, encadrée de la coiffure qu'une mode constante maintint en Égypte au cours de bien des siècles, s'immobilise dans une éternelle sérénité. Les bras, s'ils sont indiqués, ce qui n'arrive pas toujours, se croisent dévotement sur la poitrine, les pieds sont réunis l'un près de l'autre. On croirait voir de grands enfants précieusement emmaillottés; le cercueil imite le berceau.

L'Égypte, par ses embaumements sa-

vants, n'imposait pas l'immortalité aux hommes seuls, mais aussi à plusieurs espèces d'animaux. On a des momies de singes, de boeufs, de chats, de chiens, d'ibis, de crocodiles, et jusqu'à des oeufs. Heureusement que l'humanité entière n'a pas eu, comme l'Égypte, cette manie de conservation. La mort, frustrée de sa proie, aurait à la fin gêné fort

solant, il n'en répugne pas moins souverainement à la nature, à laquelle il fait violence. A chacun son goût, mais, pour ma part, là perspective que le corps de mon père, de ma mère, de ma femme, de mes enfants, etc., ou le mien propre, “grésillerait” dans un four crématoire quelconque, dût-il ensuite être placé dans une urne d'or enrichie de diamants, ne serait nullement de nature à me donner des idées couleur de rose. Franchement, je préfère mille fois vivre sous l'impression que ce corps souffrira les lois de la décomposition, deviendra même la pâture des vers, au sein de la terre, d'où il tire son origine première. Ce mode est plus dans l'ordre, et la création, après tout, n'est qu'une sorte de profanation. Du reste, la religion catholique ne l'admet point, et tout au plus est-il bon pour les païens.

Quoi qu'il en soit, le culte des morts chez tous les peuples, même chez les plus barbares, que ces morts soient couchés sous les dalles d'un sarcophage, sous quelques pelletées de terre, embaumés ou réduits en cendres, est une protestation obstinée contre le néant. Et le Créateur a déposé au fond du cœur de tout vivant un sentiment intime qui lui fait considérer les défunts, non comme des cadavres, mais comme des êtres qui doivent vivre encore de je ne sais quelle vie mystérieuse. S'il en était autrement, comment expliquerait-on, par exemple, le fait que nos Peaux-Rouges du Canada, quittant leurs wigwams pour émigrer vers d'autres régions, se sont toujours fait un religieux devoir d'emporter avec eux les ossements de leurs morts?

Du reste, pénétrons dans les grands cimetières de Paris — le Père-Lachaise, le Mont Parnasse, — de Londres, le Kensel Green, — de Berlin, de Brooklyn, le Greenwood. Visitons notre grand cimetière, sur le versant ouest du Mont-Royal, le champ des morts de nos villes, de nos villages, et, en présence des monuments superbes élevés, chez nous, sur la tombe des Valois, des Quesnel, des Coursol, des Cherrier, des Viger, des Cartier, des Duvernay, fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste; des Mercier, des McGee, des Loranger, des Chapleau, ou à la mémoire des patriotes victimes politiques de 1837-1838, comme aussi à la vue de la modeste croix, signe de notre Rédemption, abritant les restes d'un honnête citoyen, simple paysan, plus grand peut-être aux yeux de Dieu que l'homme politique le plus célèbre, nous sommes amenés à conclure que toutes ces manifestations de notre culte pour les morts ne s'adresse pas à quelques ossements, mais bien à l'âme immortelle. Méditons donc ces mots, lus sur la porte d'un cimetière :

“ Nous étions ce que vous êtes, vous serez ce que nous sommes ”.

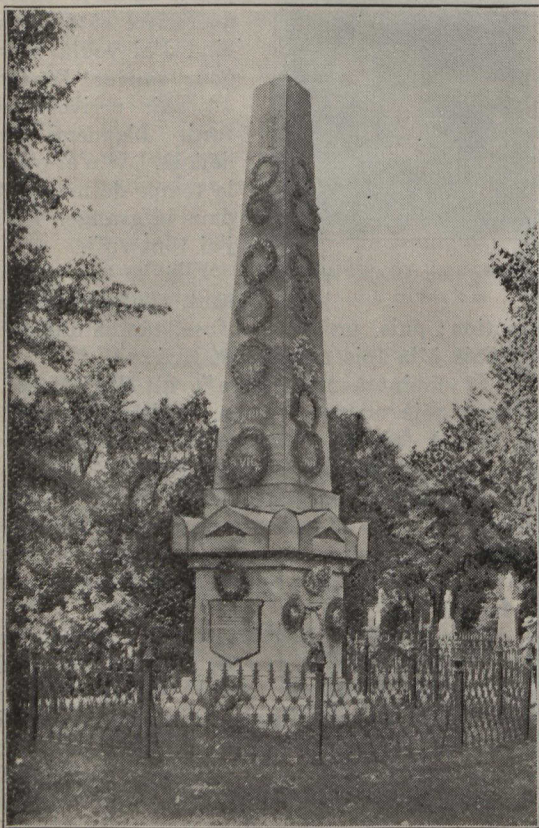
Oh! certes, la séparation est toujours déchirante; et pourtant, pour nous, chrétiens, la mort n'est-elle pas un réveil entre les bras du bon Dieu ?



Monument de la famille Valois



Monument Quesnel, Coursol, Cherrier et Viger



Monument des membres défunts de l'Union Nationale, St-J-B.

les vivants, et le globe terrestre ne serait qu'une vaste nécropole.”

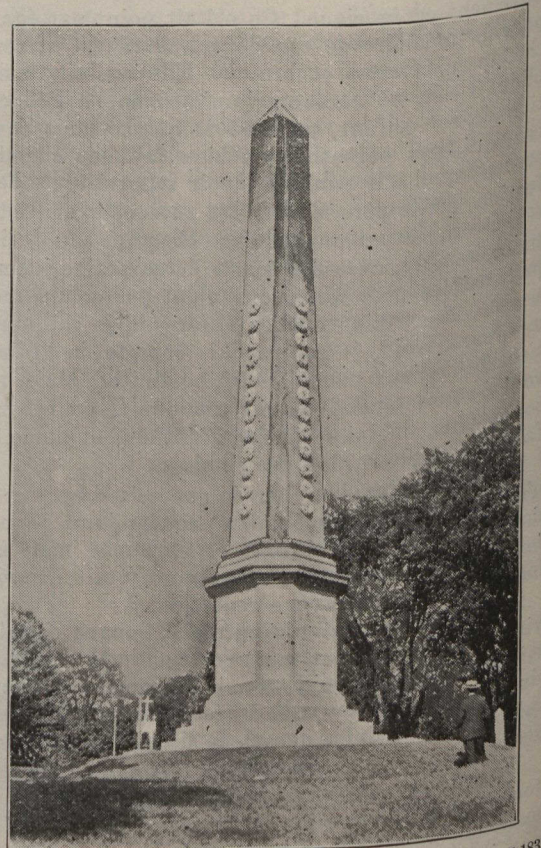
En vain les savants se sont-ils creusé le cerveau; leurs patientes recherches et leurs nombreuses expériences les ont conduits tout au plus à la découverte de “l'embaumement moderne”, qui, je veux bien le croire, a son mérite, mais qu'on ne saurait comparer, même de très loin, à l'embaumement employé par les Égyptiens. Aujourd'hui, il est vrai, le problème de la métallisation des corps au moyen de la galvanoplastie, vient d'être sérieusement posé; cependant, on est loin encore d'une solution, je n'ose dire parfaite, mais seulement satisfaisante.

Et puis, un inconvénient majeur, c'est que les procédés ci-dessus, fussent-ils parfaits, ne sauraient être d'une pratique courante et populaire, puisqu'ils ne sont point à la portée de toutes les bourses.

Mais alors, comment traiter ceux que nous avons aimés, comment les traiter après leur mort? Cette question, posée à un point de vue purement naturel, — toute idée de religion étant écartée, — implique une double réponse:

Nous devons traiter nos morts ou par la crémation ou par l'enfouissement. Nul n'en ignore, la crémation fut en usage chez les Grecs et surtout chez les Romains, et les cendres soigneusement renfermées dans des urnes de marbre, d'argent ou d'or, placées religieusement dans l'appartement consacré aux Mânes.

Malgré tout ce que ce mode de traitement des cadavres paraisse avoir d'hygiénique et même de con-



Monument élevé à la mémoire des victimes politiques de 1837-1838

Feuilleton de
L'ALBUM
UNIVERSEL

L'Emprise

Par
PIERRE
L'ERMITE

(Suite)

Il a conscience surtout que, malgré sa bonne volonté, son règne involontaire est néfaste pour la prospérité générale de l'usine..., que les ouvriers sont plus puissants pour le mal que lui pour le bien..., qu'en dépit de tous ses efforts pour en rayer la déroute, c'est un sauve-qui-peut général de tous les intérêts particuliers, et que chaque service de l'usine s'en va, comme à vau-l'eau, vers la fatalité des décadences !...

Un jour, dans cette situation aigrie, où le caractère de chacun s'énerve, il s'en fallut de peu que Claude ne faiblît et que les choses ne devinssent tout à fait tragiques. Les chefs de section avaient un bureau commun dans lequel, en temps ordinaire, Dietzch les réunissait pour leur expliquer les particularités relatives à la construction de telle ou telle voiture, suivant le pays et l'usage auxquels elle était destinée.

Un matin, Claude, bien malgré lui, mais forcé par une commande spéciale pour le Nord, rassemble les contremaîtres, et, en quelques mots très clairs, les met au courant des modifications demandées aux plans ordinaires; tous écoutent, comprennent, et, comme d'habitude, partent pour leurs services respectifs où doit s'exécuter le travail.

Sandrin, que cette passivité des autres chefs exaspère, se met à se promener dans la salle, riant d'un mauvais rire narquois et gouailleur, cherchant évidemment à provoquer une observation.

Assis à son pupitre, Claude collationne les dossiers qu'il vient d'expliquer; il est calme en apparence et semble ne s'apercevoir de rien; en réalité il voit tout, et sa main tremble de l'effort qu'il s'impose à lui-même. Sandrin produit sur son organisme comme une impression de vipère, une sensation physique insupportable, telle que, pour y échapper, il cherche à s'absorber dans la vérification des plans; mais malgré sa volonté tendue, quand le contremaître passe et repasse, ricaneur, exaspérant, les deux mains derrière son gros dos, Claude ne peut s'empêcher de relever la tête..., de regarder dans la vitre qui fait glace; et, à chaque fois, la vision de cet homme donne à son âme comme le coup d'archet de la haine, chantant la bataille, la vengeance assouvie là, d'un seul coup!...

...Jeune et fort, il s'écouterait, qu'en un bond il serait sur Sandrin... le jetterait sur le plancher, étoufferait son mauvais rire dans sa gorge, sous l'étreinte de son poing de fer, et la chose serait réglée en quelques secondes... Mais il ne veut pas écouter... il veut éviter un éclat qui, fatalement, lui donnerait tort, car il irait trop loin!... On n'arrête plus la vague bouillonnante quand la digue est ouverte..., quand le vent souffle en tempête sur la furie des flots déchaînés..., et c'est un orage fou qu'il sent monter en lui!... S'il met Sandrin en chantier... Sandrin est perdu, chaviré, ravagé... L'homme le plus doux voit si vite rouge en certaines heures!... Et alors, finalement, qui triompherait?... Ce serait l'autre, car la victime donne toujours tort au vainqueur... Oh!... comme il distingue bien le piège!... Sandrin veut un éclat...? Donc, il ne doit pas l'avoir!...

Se relevant avec une telle brusquerie qu'il renversé sa chaise derrière lui, le jeune homme traverse la pièce, passe devant son rival, qui s'arrête, les yeux goguenards... attendant... Mais Routier s'en va, court vers son pavillon, sachant bien que la fuite seule peut empêcher sa volonté de sombrer sous l'afflux de la colère. Sandrin constate seulement que les poings de Claude sont crispés et qu'il a failli réussir...

Alors il le suit, têtu, tenace, voulant avoir sa scène. Et quand, une heure après, Claude ouvrit sa fenêtre, il aperçut Rabaroux en grande conversation avec Dietzch et Sandrin; ce dernier montrait du doigt les croisées du pavillon, et se tordait de rire...

XXII

Les semaines qui suivirent furent en apparence plus calmes; les orages sont censés décharger le temps, et Claude recommençait à espérer, quand un matin, en arrivant aux ateliers, il fut stupéfié de voir M. de Saint-Agilbert causant à voix basse, en

grand mystère, avec Sandrin, dans le bureau vitré de ce dernier!...

Que pouvait bien signifier cette intimité inattendue?... En tous cas, elle constituait envers lui, Claude, une incorrection grave de la part de son supérieur, qui lui devait sa première visite à l'usine; Routier venait en effet de remplir en l'absence des deux patrons l'office de directeur responsable, il avait droit à ne pas voir, en plein atelier, le comte de Saint-Agilbert encourager, par une préférence insolite, celui qui représentait l'opposition. Aussi le jeune homme, froissé, fait-il un salut un peu raide, que Bruno lui rend d'ailleurs d'une façon parfaitement indifférente.

Done, c'est entendu, la paix est impossible ici, et, de nouveau, il se passe quelque chose d'anormal... Dietzch a-t-il déjà commencé son action offensive?... A-t-il écrit ou fait écrire?... La lettre d'un client mécontent, voire même simplement anonyme, est si puissante sur les âmes veules!... Les prestiges les plus légitimes peuvent si bien sombrer sous la fantaisie haineuse d'accusations ridicules!...

Autre symptôme très caractéristique: Sandrin exulte, on le voit littéralement faire la roue devant le comte, parler avec la méthode et la lenteur onctueuse qui lui sont coutumières; on dirait qu'il décharge son cœur, qu'il explique les événements très graves, pour lesquels il faut mettre tous les points sur tous les "i"...



En parlant, Alberte relève ses cheveux, laissant voir son désir que Claude parte.

Claude se garde bien d'interrompre les confidences entre Bruno et son nouvel ami; il commence dans les ateliers son habituelle tournée d'inspection du matin, mais dissimule mal la grande tristesse qui vient de monter en lui:

—C'est cela, les hommes!... pense-t-il. Et quelle déception attend ceux qui espèrent une reconnaissance ou échafaudent leur sécurité sur eux!...

Une heure après, quand Claude repasse pour la seconde fois devant le bureau, il constate que les deux hommes sont partis: Sandrin doit être vraisemblablement dans son service; quant au comte, il quitte à l'instant même l'usine, et, en prêtant bien l'oreille, on entend sa voiture s'engager sous la voûte, et Rabaroux faire tourner la grille...

Ainsi, M. de Saint-Agilbert s'en va sans lui faire l'honneur d'un entretien..., sans même dire un mot pour contre-balancer un peu l'impression mauvaise fatalement produite dans l'usine!...

Un moment Claude reste songeur... Il aurait aimé causer aussitôt avec le comte, savoir au juste quel mobile vient de le faire agir... Le simple hasard d'une rencontre...? un oubli coupable...? ou un dessein prémédité...? Puis il s'efforce de penser que, peut-être, il attache une grande importance à un fait bien minime; quand on est dans le deuil, on oublie facilement les choses de la vie matérielle, et dans le décousu des préoccupations extraordinaires,

l'âme se laisse si bien dominer par l'impression du moment!... Qui sait...? Bruno est peut-être froissé de l'absence de Claude, un enfant du pays, au convoi de sa mère...? Ou même, plus simplement encore, ne l'a-t-il pas reconnu et a-t-il cru saluer un employé quelconque...?

Mais, dès le lendemain, la nouvelle attitude de Sandrin força Claude à reconnaître tout ce que ces dernières hypothèses avaient de factice et d'erroné. Jusque-là, le contremaître, un jaloux et un haineux, avait gardé vis-à-vis du jeune homme une allure réservée, dont il ne se départait guère que les jours de spéciale exaspération; en général, il laissait parler son silence; son visage avait le pli habituel du mépris; et ses petits yeux, bloqués au fond de la graisse de ses joues, donnaient à sa figure une continue expression de fausseté haineuse.

Aujourd'hui, Sandrin rayonne avec une vanité d'enfant; il chante dans l'atelier, fait de l'esprit, fraternise avec les ouvriers, offre des cigares aux chefs, crie tout haut ses appréciations. Claude semble déjà ne plus exister pour lui...

Et les jours suivants l'attitude du contremaître se dessine de plus en plus en une ligne offensive. Sans doute, les ordres viennent encore de Claude, car il a le titre; mais la puissance glisse de ses mains; il reste la machine à écrire de la maison, et c'est tout!... Pour peu que les ordres ne plaisent pas, on s'en affranchit complètement, surtout dans l'atelier de Sandrin; et Claude sent bien que si jamais il risque une seule parole de protestation, le contremaître lui répondra de telle façon que la question d'être ou de ne pas être se posera aussitôt, et que M. de Saint-Agilbert devra opter entre les deux...

Or, qui choisira le comte...?

Question terrible! Et c'est parce que le jeune homme hésite devant elle, qu'il essaye de fermer les yeux, laissant passer l'orage, ne voulant pas assumer sur lui la responsabilité de faire jaillir l'éclair. Si Sandrin prend une telle attitude, c'est qu'évidemment il est soutenu par une influence secrète; chaque jour, il doit travailler à la rendre plus forte; derrière sa façade ricaneuse s'agite toute une vie d'intrigues, tandis que lui, Claude, se borne à s'occuper de ses différents services. Le contremaître sort et rentre maintenant quand il lui plaît; un après-midi, il revint très tard avec Bruno, et le jeune chef eut des raisons de croire qu'ils avaient dû déjeuner ensemble au restaurant. Peu à peu, l'excitation de ce contraste produit son effet, la nature très sensible de Claude s'attriste de cette lutte sans grandeur et sans trêve; il compare malgré lui le passé et le présent, la route indépendante, toute tracée, qu'il a quittée pour s'engager dans ce dédale de fourberies, sur ce terrain ruiné, où l'ambition d'un autre cherche sans cesse, et par tous les moyens, à dépasser celui qui le précède.

Malgré son bon vouloir, qu'il traite parfois de lâcheté, chaque manœuvre de son adversaire laisse donc Claude de plus en plus découragé:

—Je n'irai pas plus loin, se dit-il souvent, ma dernière concession est faite... Il arrivera ce qu'il arrivera, mais, au premier conflit, je me dresse devant Sandrin, et je lui crie: "Halte-là! on ne passe pas, et c'est moi qui commande ici!"

Et, chaque soir, en revenant dans la solitude de son petit pavillon, il constate que, par amour de la paix, il a encore insensiblement reculé d'un pas; si bien que, pour ne plus en rougir, il revient à sa première résolution d'attitude passive, et, cette fois, l'élève à la hauteur d'une tactique définitive...

—Si Sandrin recherche la bataille avec une telle ardeur, c'est qu'il la regarde comme avantageuse pour lui; donc, il est de bonne guerre pour moi de la refuser, et de ne pas mettre ma situation à la merci d'une escarmouche.

Le souvenir de Fleurines vient encore accentuer cette ligne de conduite; et pensant à sa femme, à ses enfants, le jeune père de famille se fortifie dans la résolution de se défendre pour eux, par une silencieuse résistance, la seule possible. Il se fait même un plan d'avance; il se cuirassera contre toutes les provocations, toutes les lâchetés... Les athlètes s'entraînent à recevoir des coups terribles, afin de ne plus s'étonner de rien en public, et rester presque insensibles aux jours des grandes luttes; Claude fait la même chose au point de vue moral;

il s'habitue à cette pensée que Sandrin doit le traîner dans la boue, le ridiculiser devant les ouvriers : "Il n'est qu'un paysan!... Il s'entend mieux à conduire les vaches qu'à mener l'usine; il s'est montré un incapable et un prétentieux!... Comme celui de tous les parvenus, son joug se fait dur et sa surveillance mesquine; il a l'âme d'un pion de collège, et c'est un vrai plaisir de jouer des tours à cet ancien ouvrier, qui finira dans la peau d'un sous-sacristain!... etc., etc..."

Claude les fait revenir souvent devant sa pensée, toutes ces phrases de haine qu'il a maintes fois complétées sur les lèvres des ouvriers; il cherche à s'habituer à leur coup de fouet..., à ne rien dire devant leur troublante apparition..., à devenir fort de la force terrible du silencieux qui regarde, écoute et se tait, ne livrant à personne un thème précis qu'on pourrait attaquer, s'entourant d'un mystère de vague et de mutisme..., s'obstinant à ne pas descendre sur un terrain qu'il n'a pas choisi, et à déconcerter ses adversaires par la révélation d'un caractère sur lequel rien ne peut avoir prise. On est si fort quand on reste possesseur de soi-même..., quand, par-dessus toutes les émotions de l'âme, l'intelligence conduit la personne humaine dans le sang-froid d'une volonté vraiment libre!

Seulement, cette force d'inertie, que les circonstances ont amené Claude à vouloir posséder, ne s'obtient pas sans des luttes inouïes, surtout quand elle est radicalement contraire à la poussée naturelle d'un caractère affectueux; le jeune homme s'en aperçoit et se sent perpétuellement exposé à perdre, en une surprise, le prix de semaines d'héroïques résolutions.

Car tout est danger pour lui.

Chaque jour il se reproche un zèle naïf, une intervention trop prononcée dans une question inutile, cherchant à circonscrire son action à sa limite strictement obligatoire et officielle. Malgré tout, son bon cœur lui joue perpétuellement des tours, l'engage dans des passes dont il ne peut plus sortir qu'en allant de l'avant. C'est ainsi qu'un jour, le meilleur de ses ouvriers s'étant fait défoncer la poitrine entre le butoir et le tampon de fer d'un wagon, Claude le coucha lui-même dans son pavillon pour les premiers soins, accompagna le brancard qui le transporta chez lui, et ne quitta le malheureux qu'après lui avoir fermé les yeux.

Il n'y avait dans cette intervention rien que de très naturel; Sandrin y vit une réclame pour se tailler de la popularité; et, d'instinct, opposa une contre-manoeuvre.

Connaissant les idées religieuses de Claude, il tenta, le soir même, une démarche auprès de la veuve, pour obtenir un convoi civil, et surprit un consentement de la pauvre femme, dont le mari, sans être hostile, ne pratiquait pas; cette abstention plus ou moins volontaire avait été le grand argument de Sandrin. Dès qu'il apprit la chose, Claude entra dans une colère froide, et, à son tour, vint trouver l'épouse du malheureux, lui représenta toute l'odieuse faiblesse de sa concession, le retentissement douloureux qu'elle aurait au Val d'Api, ruina l'effet des menaces de son rival, et, finalement, obtint gain de cause...

A la grande rage de Sandrin, le convoi fut donc religieux. Mais le contremaître voulait avoir sa petite manifestation, et il s'arrangea pour ne pas la laisser échapper. Les ouvriers suivirent le cercueil jusqu'à l'église; mais, avec cette impudeur effrayante, cette absence totale de sens chrétien qui caractérisent, à la ville, une certaine catégorie de travailleurs, ils restèrent tous à la porte. Seul, Claude s'avança la tête haute et entra dans l'église, au milieu d'une double rangée de visages ironiques : —Voilà le sacristain qui passe!... dit Sandrin à haute voix.

Le sacristain passa, et vint se placer auprès du catafalque, tout seul du côté réservé aux hommes.

La suite est ignoble: le propre fils du défunt, un gamin de seize ans, s'arrête, par peur, aux côtés de Sandrin; et quand les femmes sont casées, tous les deux, précédant un groupe compact, traversent la rue et vont attendre, devant le comptoir d'un cabaret, la fin du service... Quelques ouvriers, sans argent, fument sous une petite pluie d'averse qui cingle du Nord... En temps ordinaire, aucun ne resterait là, avec des parapluies qui ne protègent pas; tous iraient vite s'abriter dans un corridor de maison bourgeoise; mais ici, la lâcheté les pousse à se mettre en évidence; ils restent debout, sur le pavé gras, dans leurs vêtements du dimanche, afin que Sandrin les voie bien; ne voulant pas sans doute dépenser des tournées chez le marchand de vin, mais, pris par un vertige de crainte, par une contagion de respect humain, ils n'osent pas non plus avoir l'air de profiter de la pluie pour entrer à l'église; la religion du défunt étant, paraît-il, tellement dénuée de bon sens, que tous ces baptisés ne peuvent décemment s'y associer, même un seul ins-

tant!... O lâcheté des foules!... Qui pourra dire assez les raffinements de courtoisie et les bas-fonds de veulerie où tu fais descendre le troupeau de tes esclaves!...

Au bout d'une grande demi-heure, le convoi fait de nouveau son apparition dans la rue; il se produit alors dans les rangs des ouvriers un véritable mouvement de curiosité; on cherche à revoir Claude, comme si son séjour à l'église eût ajouté à sa personnalité quelque chose de nouveau.

—Il doit avoir une commission de curé, ce garçon-là!... crie Rabaroux... Je suis sûr qu'il vient de se faire graisser les deux pattes à la sacristie!...

Claude entend le sarcasme, et passe...

Le cortège s'ébranle vers Pantin. Claude s'aperçoit que là, comme au catafalque, il est encore seul à son rang; les autres, sous le regard de Sandrin, restent lâches vis-à-vis de lui, comme ils viennent de l'être pour leur foi... Le jeune homme ne se retourne pas pour mendier un compagnon; il marche dans un isolement de vaincu, et entend derrière lui des conversations qui deviennent plus graves que de simples insultes...

—...Après tout, dit-on dans l'entourage du contremaître, qui suit immédiatement après lui, si ceux qui sont "censés" diriger prenaient les précautions suffisantes, des accidents comme celui d'aujourd'hui n'arriveraient pas; seulement on confie la responsabilité d'une usine à un malheureux plutôt fait pour servir la messe ou charrier des betteraves que pour construire des wagons!...

Claude écoute tout, réfléchissant en lui-même



La veuve pleure sous son voile de gros crêpe

qu'ici-bas, être méchant, c'est presque le meilleur moyen d'être influent; car enfin, jusqu'à nouvel ordre et révocation officielle, acte devant lequel M. de Saint-Agilbert hésiterait peut-être encore, lui aussi pouvait se montrer agressif, rendre dent pour dent, et savourer un peu à son tour l'âpre plaisir de la vengeance... Il pourrait, tout à l'heure, en rentrant à l'usine, prendre un prétexte dans son travail, ou même n'en pas chercher, et le mettre à la porte, séance tenante, lui refuser un bon certificat, et affamer sa famille entière. Seulement, dans les ateliers, on sait qu'il ne le fera pas; il est bon, Sandrin mauvais; donc Sandrin devient le plus dangereux, et c'est devant lui qu'on s'incline!...

Dans l'immense cimetière de Pantin, véritable ville ouvrière des morts, c'est une autre histoire: les corbillards arrivent les uns après les autres, de tous les quartiers du Nord et de l'Est de Paris, ayant hâte de décharger leur lugubre fardeau; ils sont suivis à grands pas par des théories d'hommes et de femmes qui se débandent, s'écartent, pour laisser passer les cercueils de volige, lesquels s'enfilent sans un prêtre, sans une croix, dans les grandes artères désignées, par crainte de l'idée religieuse, sous les noms grotesques d'"allées des Marrons d'Inde"..., "des Acacias"..., "des Néfliers"..., "des Peupliers blancs"..., "des Vernis du Japon"..., "des Sureaux"..., etc., etc.

On rencontre même, de temps en temps, des groupes d'hommes à moitié ivres qui apportent jusqu'en ce lieu l'expression brutale de leurs passions politiques, et qui, voyant les cercueils disparaître au fond des trous béants, creusés dans la terre, blanche encore du plâtre des démolitions, s'improvisent orateurs en plein air, et, d'une voix avinée, le chapeau en arrière de la tête:

—Ça, c'est de l'égalité!... de la vraie!... Parfaitement!... Et vive la Sociale!...

Les fossoyeurs présentent un peu de terre au bout d'une spatule de bois, et les ouvriers de Sandrin en jettent avec profusion, car elle est "l'eau bénite laïque". Claude s'en indigna, et, apercevant un pauvre prêtre de banlieue qui accompagne un cercueil voisin, il le prie de venir bénir la fosse de son "pays", comme fait toujours l'abbé Hans à Fleuries... A cette vue, Sandrin ne se contient plus, et ses lèvres minces laissent échapper un blasphème ignoble, auquel plusieurs ouvriers sourient lâchement.

La veuve pleure sous son voile de gros crêpe, avec trois enfants autour d'elle; les camarades, la besogne faite, défilent rapidement, sous la pluie maussade, ayant hâte de secouer cette impression noire et de se réchauffer à "La Consolation des Familles", un cabaret très connu sur la gauche du cimetière. Bientôt la pauvre femme reste presque seule dans l'allée gluante, où gouttent les fusains des bordures. Par delà les lignes mélancoliques des murs du cimetière, on aperçoit toute une banlieue morne qui se plaque de terrains vagues, où les soldats des bastions comptent: "une... deusse..."; dans le silence subitement tombé sur la nécropole déserte.

Et tout cela est triste... lugubrement, sans une étoile d'espoir, sans un cri du cœur, sans une croix de Rédemption... Claude se promène quelque temps seul, laissant son âme s'imprégner de la misère morale qui monte de ces sous-sols faits de cadavres d'ouvriers, morts, pour un grand nombre, dans la lâcheté du respect humain et l'oubli de Dieu; les inscriptions des tombes semblent un pastiche païen... beaucoup de colonnes brisées et d'épithètes prétentieuses... la pose dans le néant de tout!...

Le jeune homme s'en retourne, solitaire comme il est venu, sentant pleurer sur son âme les larmes de tous ces scepticismes; désolé lui-même pour des causes qui ne lui sont plus personnelles et qui prennent naissance dans une sorte de solidarité sociale, jusqu'alors inconnue par lui... Qui sait... si, au lieu de se décourager, de s'absorber dans la méditation de son cas particulier, il n'a pas un rôle immense à jouer dans l'usine, et à défendre ce qui reste encore de foi dans l'âme dévastée de ses pauvres "pays"...?

Le lendemain, cette impression n'est pas encore effacée, quand Alberte le fait demander à son bureau; cela doit être pour une chose bien désagréable, car Rabaroux paraît tout heureux en venant le chercher.

En effet, la porte est à peine fermée, et déjà Mlle Harmmester, qui a complètement oublié les ateliers juste au moment où ils avaient le plus grand besoin de sa présence, reproche amèrement à Claude l'état de division dans lequel ils se trouvent, la mort accidentelle de l'ouvrier, et surtout son enterrement religieux, qu'elle qualifie de violation de liberté de conscience, puisque, tout d'abord, la veuve avait promis à Sandrin le convoi civil:

—Votre règne d'un mois, dit-elle, a été déplorable; je trouve tout le monde exaspéré contre vous! Pourtant, vous n'avez pas la prétention, je suppose, d'avoir raison seul contre l'usine entière, et vous êtes d'autant moins excusable que je vous avais prévenu!... Heureusement pour vous, M. de Saint-Agilbert ignore encore une partie de la situation...

Alberte va continuer, mais Claude, d'un ton décidé, l'interrompt:

—Pourquoi l'ignore-t-il?...

—Parce que je vous ménage!...

—Vous avez tort, Mademoiselle!... On ménage un mauvais ouvrier, mais on ne doit pas avoir de pitié pour un mauvais chef!...

—Pourtant, si je laissais parvenir jusqu'à M. de Saint-Agilbert l'opinion réelle des ateliers à votre sujet, et surtout les expressions énergiques avec lesquelles elle me fut exprimée hier au soir, après l'enterrement..., savez-vous qu'il pourrait vous en coûter cher...?

—C'est-à-dire...? interroge Claude, avec un sang-froid qui commence à déconcerter Alberte.

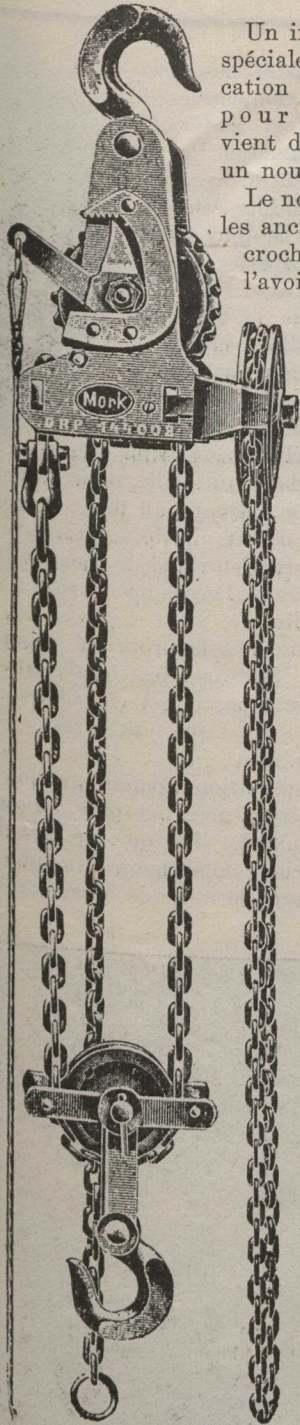
—...C'est-à-dire que votre situation elle-même serait compromise.

—...Elle est tellement lourde à mes épaules, ma situation, que si je ne vous la rends pas à cette heure même, c'est uniquement à cause de ma femme et de mes enfants; mais si vous, ou M. le comte, prenez l'initiative de la briser, soyez bien sûre, Mademoiselle, que je n'aurais qu'un mot à dire, et ce serait: "Merci!..."

Du coup, la jeune fille, après avoir voulu effrayer, s'alarme à son tour, car le départ immédiat de Claude, après celui de Dietzch, la forcerait à s'occuper de l'usine d'une façon assujettissante et la jetterait, surtout en ce moment, dans toute une série d'embarras inextricables.

Petite causerie scientifique

Un nouvel assemblage de poulies



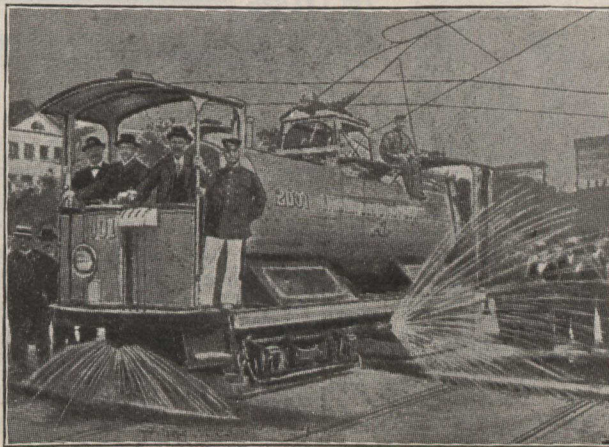
Un industriel suisse, qui s'est spécialement occupé de la fabrication d'appareils de levage pour différentes industries, vient d'étudier et de fabriquer un nouveau modèle de moufle.

Le nouveau système offre, sur les anciens, cet avantage que le crochet portant le poids, après l'avoir déposé, peut être très rapidement monté ou descendu, en débrayant la roue, alors que, avec les anciens systèmes, on est obligé, après chaque levage ou descente de fardeau, de remonter ou descendre lentement le crochet vide à l'aide de la chaîne. Le nouveau système offre encore cet avantage que, lorsque la roue est débrayée, il devient possible, en tirant la chaîne du fardeau, de se servir pour des poids légers à soulever, de la poulie directement comme poulie libre, avec une rapidité vingt fois plus grande, avantage qui sera certainement apprécié dans toutes les entreprises de construction, ainsi qu'ailleurs où l'on a à faire monter alternativement des charges lourdes et des charges légères. Ce moufle se maintient dans l'équilibre lorsque la roue est débrayée, ce qui permet d'avoir les deux mains libres. Le frein de pression se compose de trois parties: le disque de frein, le sillage et le disque en cuir.

La ville de Cologne, en Allemagne, a adopté un nouveau modèle de véhicule pour l'arrosage de ses rues. Ce véhicule est destiné à circuler sur la voie des tramways, aussi est-il muni d'un trolley. Le char est actionné par deux moteurs de vingt chevaux chacun. Le réservoir a une capacité considérable, près de 2,000 gallons d'eau. Il y a un jet d'arrosage de chaque côté et un à chaque bout du char, comme l'indique la gravure.

Un dispositif permet de régler l'étendue de la zone à arroser, et tous les leviers de commande sont groupés sous la main du conducteur, qui peut contrôler séparément les jets de côté et ceux des bouts. La puissance de projection est indépendante du niveau de l'eau dans le réservoir, et le jet est uniforme jusqu'à ce que le réservoir soit vide. On obtient ce résultat au moyen d'un petit moteur électrique, qui distribue l'eau dans les tuyaux à une pression égale et continue. Dix minutes suffisent pour emplir le réservoir, et, le char marchant à une vitesse moyenne de 8 milles, à l'heure, 2,000 gallons d'eau couvriront trois milles de rue.

Arrosoir électrique



La zone arrosée par le nouvel arrosoir mécanique est de cinquante pieds.

Une réserve pour le cas où les deux gros seraient épuisés. L'appareil peut être ajusté sur le dos en moins d'une demi-minute, et son poids n'étant que de 23 livres, il ne peut en aucune façon nuire à l'efficacité du travail du pompier.

Un ingénieur américain a inventé un appareil respiratoire à l'usage des pompiers. L'appareil consiste en un capuchon doublé de soie huilée et d'un cylindre à air, qui se porte sur le dos. Le cylindre est divisé en trois compartiments, contenant suffisamment d'air pour permettre à un pompier de respirer pendant une heure. L'air est amené par un tube en caoutchouc, qui s'adapte au capuchon, et s'échappe au dehors au moyen d'une valve, qui se trouve devant la bouche. Le pompier peut se remplir les poumons à volonté, mais il doit respirer lentement. Les deux gros cylindres extérieurs constituent la principale source de l'approvisionnement de l'air, le cylindre du milieu devant être ménagé comme

Un appareil respiratoire pour les pompiers



Vue de face



Le cylindre à air

pendant une heure entière sans en ressentir le moindre inconfort. Les grandes villes américaines songent à adopter ce système, qui est simple et peu coûteux. Il est à souhaiter que Montréal en fasse aussi l'essai, car cette invention est certainement appelée à rendre de grands services.

Depuis le 15 février 1898, le fameux croiseur américain "Maine" gît au fond de la baie à La Havane. L'épave n'a jamais pu être renflouée, mais cette opération vient d'être confiée à une compagnie américaine, qui s'est formée dans ce but spécial, et elle sera sans doute entamée avant peu.

Le gouvernement de la Confédération a abandonné tous ses droits sur l'épave, qui constitue un danger sérieux pour la navigation, et l'administration cubaine désire se débarrasser de ce souvenir historique et gênant. Et c'est pour effectuer l'opération que s'est créée la "Battleship Maine Salvage Co."

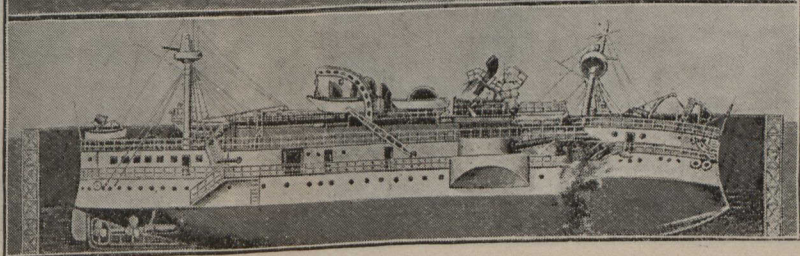
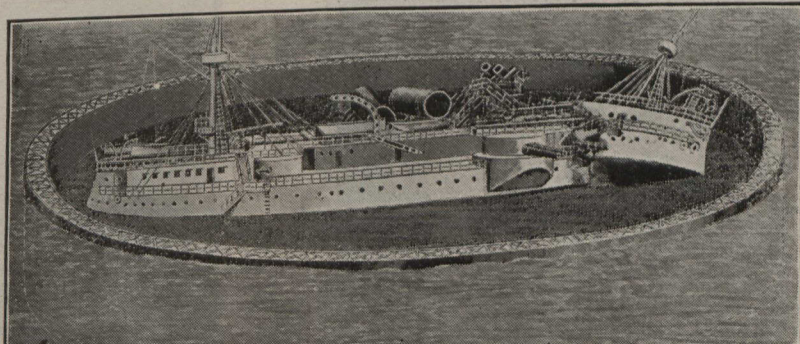
Le principe du projet, tel qu'il a déjà été minutieusement préparé, est l'emploi d'un cofferdam, d'un batardeau circulaire et étanche, isolant l'épave dans une enceinte, où l'on pourra épuiser l'eau pour exécuter ensuite, à l'air libre, les travaux ultérieurs: réparations de la coque, mise en état de flottabilité ou, au contraire, dépecement et relèvement des diverses pièces du croiseur. Disons tout de suite que la profondeur d'eau n'est pas considérable, même à marée haute, au point où s'est produit le naufrage; elle ne dépasse guère 27 pieds. Mais on ne pourra établir le batardeau sur le fond de vase qu'on trouve à ce niveau; il faudra excaver jusqu'au sol solide, c'est-à-dire dix-huit pieds plus bas.

Depuis longtemps déjà des scaphandriers ont exploré l'épave et son "gisement", comme on dit. Ils ont pu constater, d'ailleurs, que c'est seulement sur son tiers avant que le bateau

Le renflouage du "Maine"

est sérieusement avarié; il est presque intact pour le reste. Des végétations marines se sont rapidement développées sur le métal, le protégeant des corrosions.

Nous avons dit que le cofferdam sera circulaire; son diamètre intérieur et utile attendra 325 pieds, sensiblement plus, naturellement, que la longueur du "Maine", qui n'avait guère que 300 pieds. Le batardeau sera constitué de deux murailles concentriques en bois, laissant entre elles un espace annulaire de 6 pieds et demi, chaque muraille étant, du reste, constituée par des madriers, mis à plat et solidement cloués les uns aux autres. Les deux murailles seront solidarisées, à des intervalles de quelques pieds, par des madriers analogues formant des cloisonnements radiaux et dont certains viendront se loger



Vue plongeante et vue en coupe du "Maine" dans son batardeau

par leurs extrémités et se fixer solidement dans les murailles, qui seront tout à fait étanches, grâce aux dispositions prises, grâce aussi à une sorte de calfatage au goudron et au brai chaud; on laissera un matelas d'eau, au moins jusqu'à une hauteur de treize pieds au-dessous du niveau de l'eau dans le port.

Le cofferdam sera immergé et maintenu tel au moyen d'un lest formé de rails que l'on disposera sur le sommet des murailles à l'aide de planchers "ad hoc".

Bien entendu, il faut prévenir les infiltrations par le bas du batardeau, sous les murs; et, pour y obvier, on immergera des sacs de sable et d'argile tout autour de ce pied, en chassant au besoin, par une injection d'eau, tous les matériaux qui empêcheraient ces matelas de venir jouer leur rôle obturateur sous la poussée de l'eau. On ne pense pas avoir à disposer de matelas analogues intérieurement; si d'ailleurs le fond, au point d'immersion du cofferdam, présentait trop d'irrégularités, on enfoncerait des pilotis en trois rangs pour maintenir les dispositifs d'aveuglement des issues permettant encore l'entrée de l'eau. On compte renforcer ce vaste caisson cylindrique par une sorte d'armature faite de poutres, et dans la partie inférieure de tiges de fer ne gênant point l'enfoncement dans les vases.

Les ingénieurs qui ont dressé les plans ont une confiance absolue dans cette construction, et ils ne considèrent pas que la pression d'eau de 27 pieds à laquelle elle sera soumise, quand l'épuisement sera complet à l'intérieur, puisse entraîner aucun inconfort.

UNE PROPRIÉTÉ SEIGNEURIALE CANADIENNE

DÉCIDÉMENT, c'en est fait de l'été. Richards et bourgeois qui villégièrent dès que la campagne a repris son air de fête, ont regagné leurs résidences de ville. De tous les joyeux moments passés en plein air durant la saison dernière, il ne reste plus que des souvenirs; et les carnets mondains des journaux canadiens et d'Europe, se font l'écho des soupirs que poussèrent les châtelaines en quittant les lieux favoris où elles vécurent naguère de délicieuses heures, sous un ciel clément, parmi des fleurs. Et, c'est précisément parce que les longs mois de l'hiver vont nous détacher momentanément des agréables impressions de la vie rurale, que, suivant en cela l'exemple de nos confrères d'outre-mer, il nous plaît d'évoquer le passé... et d'écrire une page où tous les attrails de

la vie de château nous occuperont encore une fois au début de l'arrière-saison. Car, il faut bien que le grand public ne l'ignore pas, ce n'est pas qu'en Europe, ou dans les centres les plus riches des Etats-Unis, qu'existent des habitations et des propriétés dignes des grands seigneurs d'antan, ou de Crésus épris de sybaritisme. Notre province de Québec, entre autres, ayant, en effet, de nombreux domaines dont les habitations très modernes, et les terres fertiles,

font l'admiration de nos visiteurs les plus distingués. Donc, si vous le voulez bien, amis lecteurs, à la bonne franquette, nous allons vous dire ce qu'en la compagnie de l'artiste-photographe de l'Album, nous vîmes en août dernier dans une de nos très remarquables propriétés de l'île de Montréal.

Ce n'est pas que, ce faisant, nous ayons l'intention de donner une preuve quelconque; ce serait bien inutile, puisque la majeure partie de nos gens soupçonnent les beautés que recèlent nos grands parcs particuliers. Mais, cela nous fournira l'occasion de nous rappeler de merveilleux décors naturels, que nous ne pourrions guère plus revoir que l'an prochain, si le bon Dieu nous prête vie...

La propriété seigneuriale à laquelle nous faisons allusion en écrivant ces mots, n'est autre que celle que Monsieur E. S. Clouston, gérant général de la Banque de Montréal, possède à Senneville, dans la partie sud-est de l'île de Montréal. Senneville est le nom d'une municipalité incorporée du voisinage de Sainte-Anne de Bellevue.

Ayant à visiter le séjour estival du financier sus-nommé, nous dispositions des meilleures facilités pour nous y rendre. En effet, pour atteindre "Boisbriant" — tel est le nom du domaine Clou-

ton — on dispose des services de deux compagnies de chemins de fer: le Grand-Tronc et le Canadien Pacifique, qui laissent le voyageur en gare de Sainte-Anne de Bellevue. De là, deux milles d'une route superbe conduisent chez le grand financier canadien, dans la propriété duquel nous allons entrer.

Pour peu que la fortune nous favorise, là, nous trouverons le maître de céans, M. E. S. Clouston, la châtelaine, Mme Clouston, et leur charmante fille, miss Marjorie Clouston. Quant au bien foncier, nous disons, avant d'aller plus loin, qu'il entoure l'ancien fort historique de Senneville, dont nous aurons l'occasion de parler dans un article spécial illustré.

Mais, revenons à la propriété seigneuriale que nous occupons. Sa superficie totale est de 65 acres, dont la majeure partie est en pelouses idéales bien tenues, — ainsi que tout le reste, — et en massifs de fleurs.

Arrivé à destination, donnant sur le chemin communal, on voit un gentil cottage, qu'occupe le concierge et sa famille. Dès qu'on a franchi le portail de cette propriété, on s'engage dans une magnifique allée, d'un quart de mille de long, bordée d'arbres

et qui conduit le visiteur à la demeure de Monsieur Clouston. Quand nous visitons ce site enchanteur, le soleil brille et montre les moindres détails de mille choses entretenues à la perfection. Partout, ce ne sont que quinconces, charmilles, mosaïques de fleurs et gazons émeraude, sans parler de futaies et de hailliers qui rendraient la maison dans laquelle nous allons pénétrer, maison au style rustique anglais, dans tout ce qu'il a de plus pittoresque et de confortable; l'ensemble des bâtiments est imposant par ses dimensions. Après avoir franchi un portique en pierre tout encadré de verdure, et qui rappelle l'abord des maisons des "landlords" du comté de Kent, en Angleterre, on aperçoit les multiples dépendances de cette propriété de millionnaire.

Une simple énumération de ce qui se passe dans ces jolies et très pratiques bâtisses étonnera un peu les simples logis. C'est d'abord un "Squash Court", au jeu de tennis d'intérieur est pratiqué par les châtelains et leurs amis, quand bon leur semble, et en égard à l'inclémence du ciel; puis, ce sont :

une buanderie (capable d'éblouir les plus propres des célestes); une glacière (qui rappelle le pôle par sa fraîcheur); des écuries (qui n'ont rien de commun avec celles d'Augias); une remise princière; maison de jardinier (qui fait songer aux pénates et à l'occupation préférée d'Alphonse Karr); la maison de l'ingénieur électricien (car dans ce domaine féérique, la fée électricité a dépensé toutes ses ressources); un poste électrique, où les dynamos tournent vertigineusement; et, enfin les serres où une reine pourrait satisfaire tous ses caprices d'amie des fleurs.

Mais, nous dira-t-on, quel personnel emploie donc ce riche, pour que toutes ces belles choses soient conservées en parfait état? Eh! eh! une petite compagnie vivante, sans doute, puisque dans la seule maison de M. Clouston treize domestiques sont à toute heure à la disposition du coup de sonnette électrique de leurs maîtres. Tout ce monde sait son affaire sur le bout des doigts et les jeunes caméristes novices dans l'art de mettre une épingle, ou dans celui d'offrir convenablement une tasse de thé, l'apprennent vite, grâce à une ménagère expérimentée, qui est à la tête de tout le personnel de la maison.

Sur les terrains sont employés 18 hommes. Il y a en outre un jardinier en chef, un premier cocher, des palefreniers, des chauffeurs, des menuisiers, des électriciens et enfin des hommes de peine. On verra dans un moment que ce n'est pas tout.

Dans les écuries, au passage, nous remarquons de superbes chevaux de carrosse et de selle. Quant aux voitures il y en a de toutes sortes, d'un modèle et d'un confort parfaits, même étant données les exigences de notre époque à cet égard. En outre des écuries, et à

côté de celles-ci, se trouve un garage d'automobile, en voie d'agrandissement, et où des chauffeurs décrivent, non sans plaisir, quelques machines de grand luxe pour la plupart importées de l'étranger. Si nous avons bien compris, cet automoteur sera construite qui est destinée à des plantes rares. Un architecte de New-York — excusez du peu — dessinera et surveillera la construction de ce temple de la beauté florale.

Cette résidence de Boisbriant, — considérablement agrandie depuis — fut construite par feu Sir John Abbott, ancien premier ministre du Canada. C'est de ses exécuteurs testamentaires que l'acheta M. Clouston.

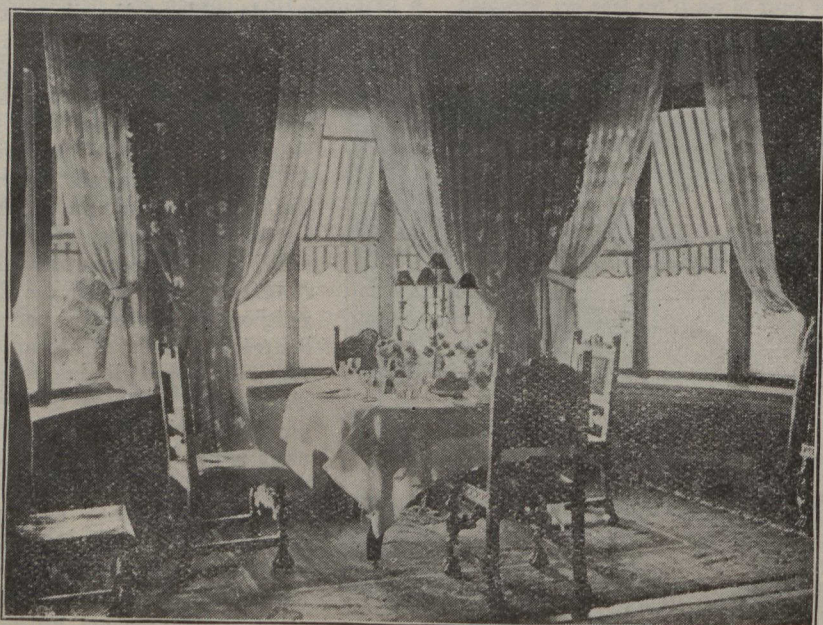
(Suite à la page 860)



Habitation du concierge à l'entrée de la propriété.



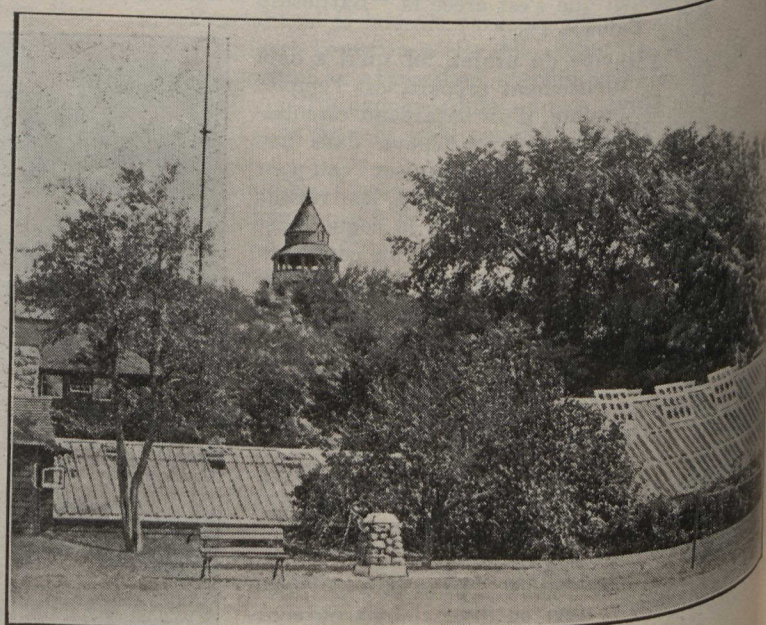
Salon de réception.



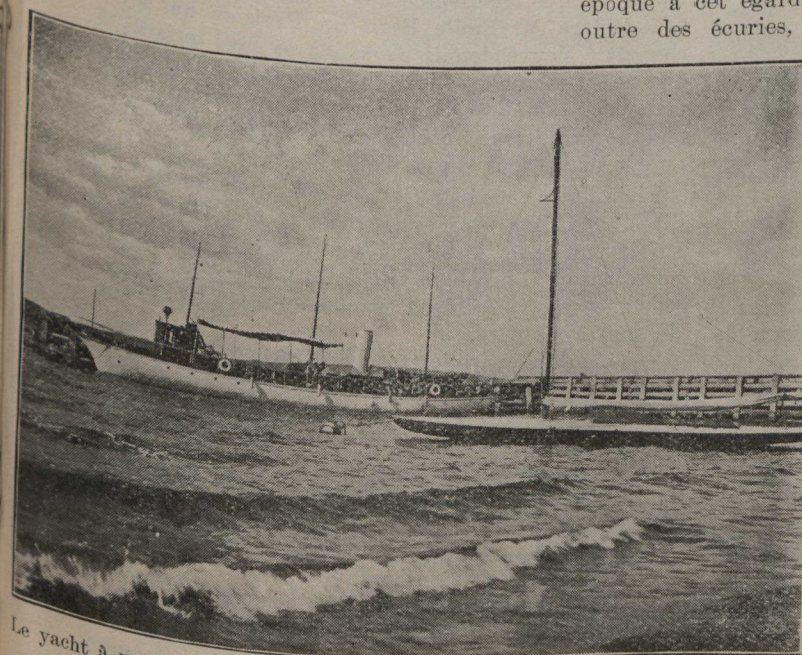
Un coin de la salle à manger.



Vue de la maison de l'habitation.



Une vue des serres.



Le yacht à vapeur "Seaborn" et le yacht à voile "Osma", appartenant à M. E. S. Clouston.



Porte-cochère du principal corps de bâtiments.



Salon de la famille.



Les écuries et remises de "Boisbriant".

Une cantinière française, millionnaire

Le récent et sensationnel tirage de la "Loterie de la Presse française", qui, du jour au lendemain devait rendre une personne millionnaire, est encore du domaine de l'actualité. Nul n'en ignore, c'est une femme, Mme Hofer, cantinière au 28^e dragons, à Sedan, qui a gagné ce joli denier. D'autre part l'attention générale, chez nos cousins de France, est fixée sur la disparition des cantinières, étant donné leur rôle effacé dans les armées modernes. Cela nous engage à publier les notes suivantes que nous empruntons à un confrère parisien :

La cantinière que les soldats, dans leur langue imagée, ont surnommée "la Mère du Régiment" est-elle appelée à disparaître définitivement?

— Qui sait ?

Cantinières d'aujourd'hui et de jadis

Et pourtant, si les cantinières sont toujours à la peine, elles ne sont plus à l'honneur. Depuis longtemps déjà elles ne figurent plus aux revues, et voilà tantôt dix ans que leur fut enlevé l'uniforme qui avait tant contribué à leur popularité.

Le temps n'est plus des armées à panache et de la guerre en dentelle, où le maréchal de Saxe, qu'accompagnait Mme Favart, la célèbre actrice, recommandait de ne recruter les cantinières que parmi les femmes les plus jolies et les mieux ajustées. En ce temps où marchaient de front la guerre et l'amour, le métier de vivandière des armées du roi se confondait un peu avec celui de marchande à la toilette, et le souvenir est resté d'élégantes jeunes femmes revêtant elles-mêmes de riches étoffes du Levant — et allant à travers les camps parées ainsi que des reines.

Le livre d'or des cantinières

C'est à l'époque de la Révolution que commence leur véritable rôle de femmes héroïques et de soeurs de charité. Reconnues par la Convention, car jusque-là elles n'avaient été que tolérées, nous voyons les cantinières, en bonnet phrygien et baril tricolore au côté, accompagner les soldats imberbes de la République sur les champs de bataille de l'Europe. On conçoit aisément qu'au cours de si longues campagnes, la jupe se soit raccourcie et que la bottine ait fait place à la guêtre montante; ajoutez-y une ample pelisse bleue et vous aurez le portrait des cantinières d'alors.

C'était le temps où, saisies d'enthousiasme en entendant battre la charge, elles ramassaient un fusil et montaient à l'assaut; où Bonaparte, témoin de leur vaillance, en écrivant au Directoire, réclamait pour elles la couronne civique avec chaîne d'or. Et sait-on que c'est grâce au baril d'une vivandière dont le contenu servit à ranimer les soldats à demi-morts de froid, que les hussards français purent prendre d'assaut la flotte hollandaise bloquée par les glaces?

Plus tard, avec Napoléon I^{er}, elles firent le tour de l'Europe et plus d'une mérita par son courage de recevoir, de la main même de l'empereur, la croix de la Légion d'honneur.

Catherine Rohmer

Telle fut cette Catherine Rohmer qui, blessée à Wagram alors qu'elle accompagnait les soldats à la charge, fit le coup de feu contre les Cosaques pendant toute la retraite de Russie, suivit Napoléon en exil à l'île d'Elbe et vit en Algérie périr ses quatre fils sous les balles des Arabes.

La "Belle Marie"

Souvent aussi certaines d'entre elles avaient leur légende que les soldats se racontaient le soir au bivouac; telle fut celle connue sous le nom de la Belle Marie et qui cachait, affirmaient les troupiers, sous cette appellation, un des noms les plus connus de France.

Combien d'entre elles comptaient, telle un vieux grognard, sept ou huit campagnes et plusieurs blessures! Mais aussi n'étaient-elles pas à l'honneur?

Et combien encore plus au danger pourtant!

Ici c'est une vivandière qui, voulant franchir un torrent, est emportée par le courant et se noie avec

toute sa famille; là, un parti d'ennemis, survenant à l'improviste anéantit, en quelques instants les épargnes de plusieurs années.

La mère Radis

Et la mère Radis qui, trouvée sur la route, engourdie par le froid, fut considérée comme morte! Déjà, les soldats la descendaient dans une fosse lorsque, heureusement, elle se réveilla.

Les histoires militaires sont pleines de leur bravoure et de leurs souffrances.

Un historien a raconté comment, pendant la retraite de Russie, il vit une cantinière qui, entrée dans le ventre d'un cheval mort, cherchait à enlever le foie de l'animal pour s'en nourrir.

Leur sexe même ne les a pas toujours garanties de la vengeance de leurs ennemis: en 1870, les Allemands ayant pris une cantinière les armes à la main lui coupèrent les poignets!...

Où le patriotisme le dispute à la charité

Ce fut seulement sous Napoléon III qu'un costume spécial fut attribué aux cantinières: tunique,

bataille du Mans et enfin à celle de Coulmiers où, surprise par un escadron de uhlans, elle est faite prisonnière. Pas pour longtemps, car deux jours après, profitant d'un moment d'inattention, elle leur faussa compagnie et rejoint l'armée française.

Sa rivale en bravoure, c'est la mère Vialar, la première cantinière de France. En Crimée, devant Sébastopol elle est constamment à la tranchée.

En 1870, elle suit son régiment à toutes les batailles livrées autour de Paris.

Après la guerre, elle fut décorée, ainsi que Mme Jarrethout sur une pétition envoyée au ministre, au bas de laquelle de nombreux officiers supérieurs tinrent à apposer leur signature.

Mais, parmi tous ces noms glorieux, il importe d'en rappeler un qui est comme l'incarnation du patriotisme: c'est celui de Louise de Beaulieu.

Issue d'une famille noble et riche, elle s'engagea dès nos premiers revers et fut présente à toutes les batailles, au Bourget, à Buzenval, à Champigny, sauvant la vie à des centaines de blessés et dépensant toute sa fortune en oeuvres de charité.

Blessée et amputée d'un doigt, elle n'en continua pas moins son service jusqu'au jour où, faite prisonnière par la Commune, elle faillit être fusillée. Relâchée, elle pût, grâce à son énergie, sauver de la destruction l'Hôtel des Ventes et la mairie du IX^e arrondissement, encombrés de malades.

Plus tard, sur sa poitrine, on accrocha la croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire. Elle mourut pauvre, il y a quelques années.

La cantinière millionnaire

Mais la cantinière qui a fait le plus parler d'elle en ces dernières semaines est bien Mme Hofer, cantinière au 28^e dragon, à Sedan, qui a gagné le joli denier d'un million de francs, (\$200,000), à la loterie de la Presse. Mme Hofer est

Lorraine: c'est à Clouange, près de Metz, qu'elle naquit, il y a 35 ans. L'un de nos confrères, M. Emile Berr, qui l'interviewa à Sedan, lui posa une question — un peu indiscret, mais si piquante:

— Quelle sera, madame, votre attitude à l'égard des sous-officiers qui sont encore vos débiteurs?

Mme Hofer sourit et répliqua tranquillement:

— Ce qui est dû est dû, monsieur; mes débiteurs me paieront tous avant mon départ!

MM. les sous-officiers du 28^e dragons sont prévenus: malgré le million, on ne fera pas crédit!

Mme Hofer s'honore d'ailleurs d'intentions charitables: elle a, dit-on, offert 10,000 francs à l'Œuvre, si intéressante, des "Colonies de vacances parisiennes"; elle achètera un auto à l'un de ses neveux qui a grande envie de devenir chauffeur. Elle mènera à Villemomble la vie d'une brave rentière, fort riche et charitable. Mais il est un point sur lequel elle n'a fait de confidences à personnes; Mme Hofer n'a que trente-cinq ans. "Elle est charmante", déclare M. Emile Berr, un Parisien qui s'y connaît. Veuve depuis deux ans et sans enfants, que ne se remarie-t-elle? Et certes les offres ne manquent pas à la belle et fortunée cantinière. Elle n'a que l'embarras du choix, s'il lui plaît de vivre auprès d'un époux digne d'elle.

Si je lisais toutes les lettres qu'on m'adresse, — dit Mme Hofer, — mes journées et mes nuits n'y suffiraient pas. Au début j'y ai mis toute ma bonne volonté. Il m'a bien vite fallu y renoncer; j'aurais succombé à la tâche, et comme je ne tiens pas du tout à mourir..

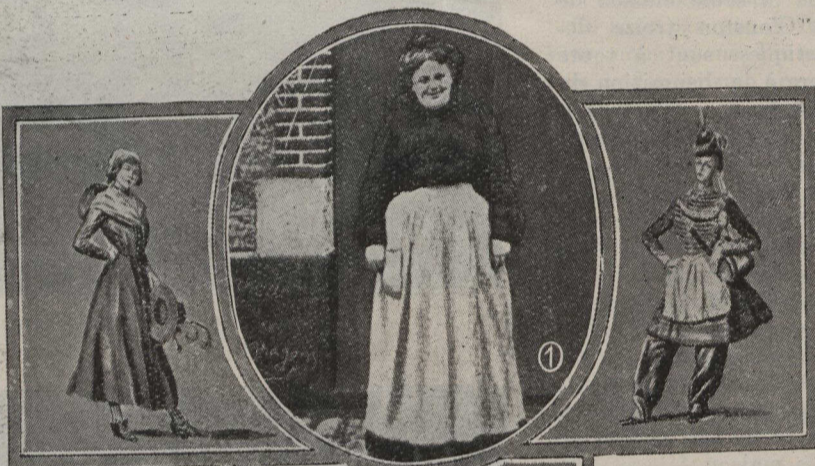
— Vous laissez les lettres de côté?

— Je ne les ouvre même plus. Je connais à l'avance la matière des suppliques qu'elles contiennent. Demandes d'argent, offres matrimoniales. Il n'y a certainement pas autre chose. Or, comme le million ne pourrait suffire à satisfaire toutes les demandes. Et Mme Hofer se levant ouvre la porte d'un placard débordant d'enveloppes de toutes les couleurs et de tous les formats, elle dit:

— Tenez, voilà "mon courrier". Je me suis amusée l'autre jour avec mon neveu, à peser tout cela. Il y en a exactement 126 livres.

Après les facteurs de Sedan, ceux de Villemomble vont réclamer une augmentation de salaire!...

1. Mme Hofer, cantinière au 28^e dragons à Sedan, qui a gagné le gros lot de \$200,000.



2. Un type de cantinière: La brave mère Vialar, première cantinière de France, en son uniforme de gala.

pantalon et jupe bleu de roi, le tout agrémenté de parements et de revers rouges.

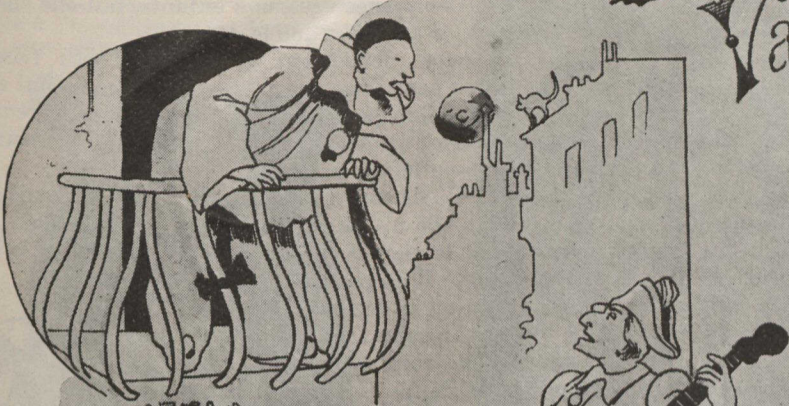
La tenue variait avec le régiment; c'est ainsi que les vivandières des zouaves avaient un costume sou-taché de jaune et que celles des guides portaient une jupe verte et un shako orné d'un haut plumet.

Ce fut la plus brillante époque de l'histoire de ces femmes courageuses, celle où se montra tout leur dévouement pour les soldats, en Crimée, en Italie, au Mexique. Mais arrive l'Année terrible: alors leur courage et leur charité semblent croître avec les malheurs de la patrie.

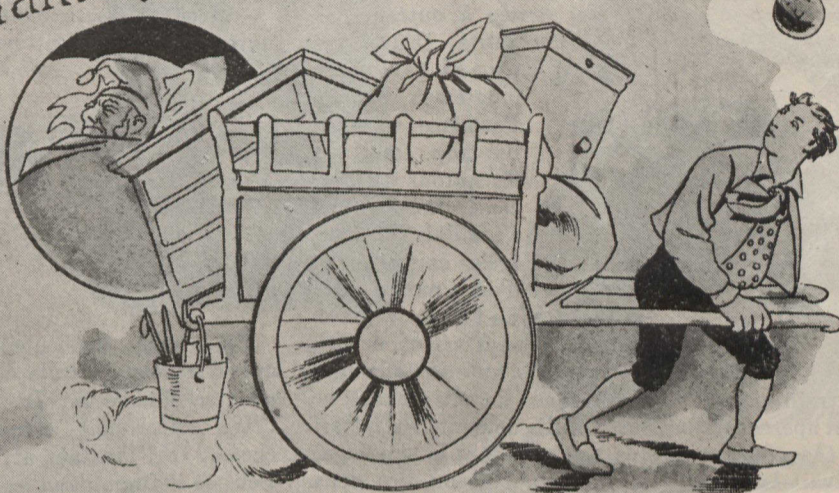
Mme Jarrethout, aussitôt la déclaration de guerre, s'engage dans les francs-tireurs et prend part à la défense de Châteaudun. Puis elle assiste à la

AU CLAIR DE LA LUNE

Variante



Au clair de la Lune,
Mon ami Pierrot,
Veux-tu chanter une
Chanson mot à mot?
C'est Polichinelle
L'ami des enfants
Qui vient sans chandelle
T'apprendre ses chants.



Au clair de la Lune
La cloche de bois
Sonne bien plus d'une
Bien plus d'une fois :

Quand le locataire
File lestement,
Le propriétaire
Dort profondément.



Au clair de la Lune
Tous les chats sont gris
Tâchant de prendre une
Petite sobris!

Pendant qu'en leur niche
Dorment les toutous,
Sur les corniches
Courent les matous.



Au clair de la Lune
Au bas du coteau
La bergère brune
Rentre son troupeau ;

Le chien qui regarde
Les tout blancs moutons,
Vigilant, les garde
Des vieux loups gloutons.



Au clair de la Lune,
Le marin le soir
Chante sur la hune
Un hymne d'espoir :
Il pense à Fanchette
Qu'il doit épouser,
Puis dans sa couchette
S'en va reposer.



Au clair de la Lune
Avec leurs paniers
Cherchent la fortune
Tous les chiffonniers :

Et c'est dans l'ordure
Qu'ils trouvent de quoi
Gagner nourriture
Pour rentrer chez soi.



Au clair de la Lune
Pierrot le taquin

Sans colère aucune
Agace Arlequin.



Au clair de la Lune
Arlequin furieux

Vous lui applique une
Gifle sur les yeux !



Mais le Commissaire
Met à la raison

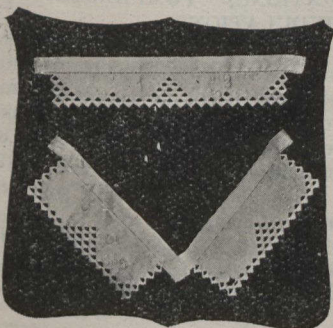
Les deux adversaires
Qu'il mène en prison !

Les Accessoires de la toilette

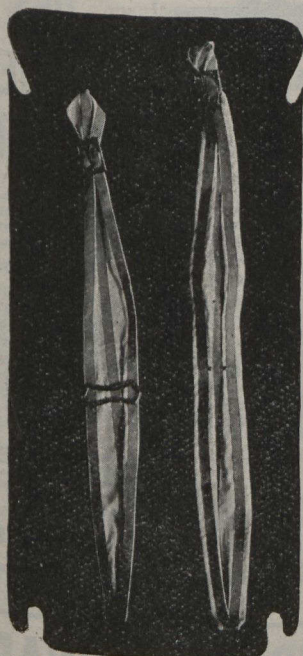
QUELQUES-UNES des mille jolies dont s'agrémentent la parure féminine, que nous avons photographiées à l'intention de nos lectrices, parmi les nouveautés de la saison.



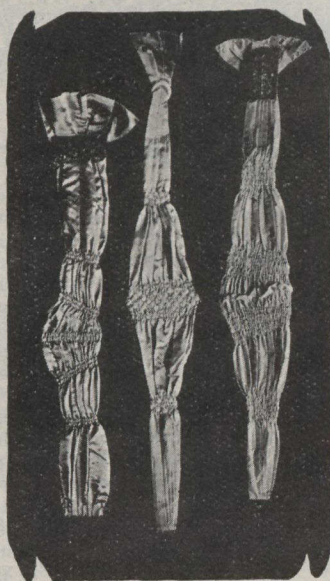
Cravate nouvelle. — Cette cravate, d'un modèle tout à fait nouveau, est en mousseline de soie blanche. Sur le col sont posés des appliques en chiffon brodé de divers tons de rose. Les pans, rehaussés de trois rangs de froncillés, sont noués au-dessus de deux ailes de mousseline de soie plissées soleil et bordées d'une étroite Valenciennes. Deux petits losanges de mousseline brodée retombent sur ces ailes. Un plissé de chiffon dépassant le col encadre la figure.



Col et manchettes brodés. — Toute simple, mais très élégante, cette jolie parure en batiste blanche brodée genre Anglais et plumetis. Toutes les toilettes nouvelles veulent être ornées de ces délicieux riens de lingerie, qui donnent la note simple et distinguée si recherchée aujourd'hui. Ces petits objets ont l'avantage de se blanchir très facilement.



Ceintures en cuir et soie. — Le cuir est très à la mode; on le combine avec tous les tissus, on en fait des garnitures de corsage, des cols, des ceintures. Celles-ci sont en soie bleu très lourde et brillante ornée de cuir mat blanc posé en étroites bandes sur la soie. Ces ceintures ferment sous une boucle d'or mat et peuvent être soutenues dans le dos par une barrette de même métal.

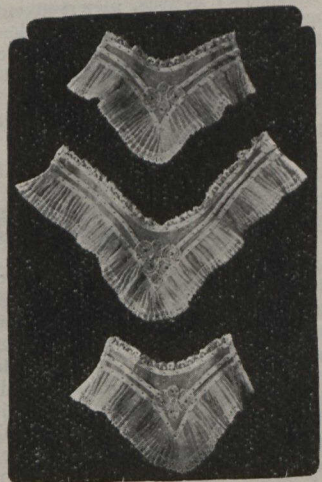


Nouvelles ceintures couturière. — Ces trois jolis modèles de ceinture ont le double avantage d'être jolis et d'exécution facile. La première, en soie blanche, est coulisée à quatre endroits différents et ornée d'une tête plissée en arrière; la seconde, en bengaline vieux rose, est ornée de petites rondelles de satin posées sur le plissé à points de feston. Très jolie et originale; la troisième, en soie bleu ciel, est également des plus élégantes avec ses étroits froncillés, et sa boucle très riche en or mat.



Cravates de lingerie. — La première est en piqué blanc ornée d'une bande de soie cerise croisée sur le devant. Un double rabat également en soie bordée de blanc se voit sous le col.

Le second modèle est en toile blanche, avec un appliqué boutonné en soie de même teinte. Les rabats sont d'égale longueur et celui de dessus est brodé ou orné d'un motif de guipure blanche.



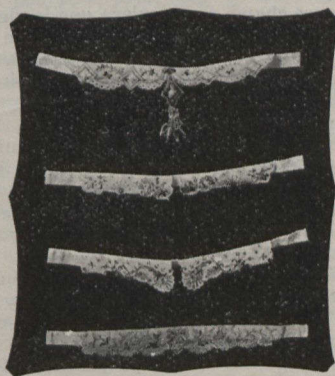
Parure en mousseline suisse. — Cette élégante parure en mousseline suisse blanche est tout indiquée pour égayer une robe de toile ou de lainage sombre. De petits biais de mousseline en triple rang sont fixés au col et aux manchettes au moyen de petites perles d'or; de même il en est pour les appliques de dentelle et de mousseline. Un plissé de même tissu bordé de fine Valenciennes contourne la mousseline taillée en pointe. Pour le blanchissage, il suffit de découper les petites perles.



Col et manchettes en guipure. — La guipure a toujours son prix, et pour la grande toilette, rien ne saurait remplacer sa grâce à la fois délicate et somptueuse. Aussi, la parure que nous illustrons donnera-t-elle à la robe la plus ordinaire une note de grande élégance que rien autre ne saurait lui conférer. C'est une fine guipure blanche, genre Irlandaise, qui se posera à petits points sur le col et au bas des manches.



La cravate en cuir. — Voici la dernière nouveauté en fait de cravate pour l'usage courant, c'est-à-dire pour porter avec la chemise ou la robe simple. Le col est en soie, sur lequel passe une bande de cuir piqué de couleur contrastante, d'environ un pouce de largeur. Sous ce cuir, une étroite cravate de soie est attachée, que l'on noue à volonté.



Les petits cols brodés. — Ces exquis modèles de cols rabats brodés sont tout ce qu'il y a de plus nouveau comme teinte, patron et dessin. Élégamment finis en batiste blanche, le rabat est en mousseline de soie brodée de soies brillantes en des teintes diverses. Quelques-uns, comme le premier, ont un ornement également brodé et travaillé de jours à l'aiguille.



Parure de lingerie. — Les combinaisons de broderies ajourées et pleines jouissent actuellement d'une vogue sans pareille et bien justifiée par leur cachet artistique. Ce col et ces manchettes, de fine batiste blanche, ainsi brodés, sont d'une finesse et d'une délicatesse absolument remarquables. L'avantage que présente ces accessoires de pouvoir se blanchir facilement contribue aussi à leur assurer un succès prolongé et de bon aloi.

La véritable femme idéale

L'AIDE LA MEILLEURE DE SON MARI

Une santé vigoureuse est la grande source du pouvoir d'inspirer et d'encourager. Toutes les femmes devraient la rechercher.

Un des hommes les plus renommés, les plus heureux et les plus riches de ce siècle, dans un article récent, a dit: "quoique je sois et quelques succès que j'aie remportés, je le dois à ma femme. Depuis le premier jour où je l'ai connue, elle est devenue mon inspiration, et ma meilleure aide dans la vie."



Mrs Bessie Ainsley

Etre une belle femme, pour conserver l'admiration et l'amour de son mari, lui inspirer le désir de devenir un homme, au vrai sens du mot, tel doit être le souci constant d'une femme.

Si une femme s'aperçoit que son énergie diminue, qu'elle se fatigue rapidement, que ses yeux se cernent, qu'elle a des maux de reins, migraines, pesanteurs, nervosité, fluxeurs blanches, irrégularités ou des "bleus," elle devrait commencer immédiatement à se soigner au moyen d'un tonique tel que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Nous publions ci-dessous, sur demande, la lettre d'une jeune épouse:

Chère Mde. Pinkham: — "Depuis que mon enfant est né, j'ai souffert comme peu de femmes souffriront, je l'espère, d'inflammation, faiblesse féminine, pesanteurs, mal de reins et terribles migraines. Mon estomac en fut affecté au point que je ne jouissais plus de mes repas et j'étais alitée la moitié du temps.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a guérie et je suis si reconnaissante que je suis heureuse de vous écrire pour vous raconter ma merveilleuse guérison. Il m'a donné santé, vitalité et une vie nouvelle." Mde. Bessie Ainsley, 611 10ème rue Sud, Tacoma, Wash.

Ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a fait pour Mde. Ainsley il le fera pour toutes les femmes malades et souffrantes.

Si vous éprouvez des symptômes que vous ne comprenez pas, écrivez à Mde. Pinkham, à Lynn, Mass. Ses conseils sont gratuits et toujours utiles.

 **Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue**
Enlevés Instantanément

sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.
\$50.00 de RECOMPENSE à QUICONQUE NE REUSSIT PAS. et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de Poste et nous vous en expédions un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la *Razorine* du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez: Cooper & Co., Dep. 12, 425 St-Paul, Montréal, agents spéciaux pour le Canada.

Votre buste développé de 2 pcs dans un mois avec le... BUSTINOL
du Dr Simon, de Paris, France.
\$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix, \$1.00 le flacon, qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré, enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol expédié gratis sur réception de 10c pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adressez: C/o Med. Dr Simon, Dep. 12, Boite Postale 713, Montréal.

LIVRES A BON MARCHÉ, 15 cts chaque ou 7 volumes pour \$1.00

J. THIERY	Châteaux de Cartes	1 vol.
J. de GASTYNE	Mère Crucifiée	1 "
E. CAPENDU	Le Capitaine Lachasnaye	5 "
P. SALES	L'honneur du Mari	5 "
X. de MONTEPIN	La Femme Detective	5 "
X. de MONTEPIN	Les Amours de Provence	3 "
X. de MONTEPIN	Le Crime de la Poivrière	4 "
E. DUPLESSIS	Le Val Maudit	2 "
A. de BREHAT	Bras d'Acier	1 "
E. GABORIAU	L'Affaire de la Rue de Provence	2 "
E. BERTHET	Le Pacte de Famille	1 "
A. MATTHEY	Vengeance Secrète	1 "
Etc., Etc., Etc.		

LIBRAIRIE DEOM FRERE
1877 rue Ste-Catherine, MONTREAL



ASSEZ HAUT pour faire DANSE

Il y a beaucoup de personnes qui donneraient des bals, si ce n'était de la difficulté de se procurer de la musique. Tout le monde aime la danse, rythmée par la musique fournie par un

Gram-o-phone BERLINER ou Machine parlante VICTOR

per sonne ne se plaint que la musique qu'ils jouent est languissante, ou mal rythmée, leur musique étant des meilleures et le rythme parfait. Il nous en a coûté une fortune pour obtenir la perfection quant aux registres et aux instruments, vous pouvez en bénéficier pour une bagatelle.

La variété offerte est immense, car nous avons des milliers de registres rendant des auditions des meilleurs orchestres et corps de musique du monde. Aussi des registres de musique vocale et instrumentale, par les plus fameux chanteurs et musiciens, en outre des fameux registres "RED SEAL" obtenus avec le concours d'artistes, tels que Caruso, Plançon, Campanari, De Lussan, Eames, etc.

Pour le Canada, nous sommes **les seuls agents** des instruments de la "VICTOR TALKING MACHINE" et de ses registres, et quant aux registres nous les faisons tous d'après les originaux.

Gram-o-phones Berliner = \$13.50 à \$65.00
Machines parlantes Victor \$16.50 à \$110.00

Vendus à des conditions faciles si on le désire.

Demandez nos catalogues et des détails complets, gratuits. A toute personne solvable nous enverrons un de nos instruments au choix et 1 douzaine de registres, pour 48 heures, afin qu'on les essaye à domicile.

The BERLINER GRAM-O-PHONE CO. OF CANADA, Limited

2315, rue Ste-Catherine et 1856, rue Ste-Catherine, MONTREAL

Comment on soigne les animaux



DES qu'une bête semble sérieusement malade, pas d'hésitation possible: la visite du vétérinaire s'impose. Mais on sera heureux d'apprendre à traiter et à guérir de

simples malaises, et c'est ces traitements de maux bénins que nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs.

Dans l'art vétérinaire, l'antiseptique a pour but de détruire les agents infectieux ainsi que leurs germes, tandis que l'aseptie réside dans l'emploi de substances débarrassées d'agents infectieux, telles que l'eau bouillie, par exemple. En réalité, l'emploi des antiseptiques réalise l'aseptie.

La méthode antiseptique peut être employée par des moyens très divers: les procédés mécaniques, tels que les vomitifs, les purgatifs, les lavements; les procédés physiques, tels que l'élevation de température, l'électricité; les procédés biologiques, tels que la vaccination, la sérumthérapie, la culture des microbes antagonistes; les procédés chimiques. Ce sont ces derniers qui se montrent les plus efficaces; ils s'exécutent avec des produits d'origine minérale, tels que des acides, des bases, des sels, ou avec des produits d'origine organique, dérivés du méthane, du propane, des bases quinoléiques. Ces antiseptiques sont plus actifs en solutions chaudes qu'en solutions froides; leur valeur thérapeutique dépend non seulement de leur action destructive sur les microbes, mais encore de leur action sur les tissus et sur l'organisme.

Il nous paraît utile d'insister sur le rôle important que peuvent jouer les antiseptiques dans la désinfection des bâtiments, des mobiliers, instruments, etc., car il y a là un moyen de prévenir les maladies et d'éviter la contagion.

Les habitations vides sont désinfectées par des fumigations d'acide sulfureux obtenues en brûlant 1. kilogramme de soufre dans 330 mètres cubes; puis par des lavages de toutes les parois avec une solution renfermant 2 0/0 d'acide sulfurique, 10 0/0 de chlorure de zinc et 4 0/0 de lait de chaux. Les habitations occupées sont désinfectées avec une solution renfermant

1 0/00 de bichlorure de mercure et 5 0/00 d'acide chlorhydrique, ou avec une solution d'acide phénique à 2 0/0, ou avec un lait de chaux à 10 0/0, ou avec de l'hypochlorite de soude à 10 0/0. Les boiseries sont lavées avec des solutions chaudes potassiques. Le sol est gratté et recouvert de poussière de charbon. Quand cela est possible, les litières sont remplacées par de la sciure de bois; dans le cas contraire, elles sont arrosées avec une solution contenant 2 0/00 de sublimé corrosif, 10 0/0 de sulfate de cuivre, 5 0/0 d'acide phénique ou 0.5 0/0 de phénate de soude. Les fumigations faites avec du chlorure de chaux et de l'acide chlorhydrique, ou avec 50 grammes de manganèse et 40 grammes d'acide sulfurique, ou avec un mélange de paraforme et de chlorure de chaux, présentent des inconvénients, parce qu'elles n'agissent bien que sur les couches inférieures de l'atmosphère et qu'elles exigent la fermeture absolue de la pièce.

Les harnais sont immergés dans une solution de sublimé corrosif à 2 0/00 ou dans une solution phéniquée à 2 0/0. Les cuirs sont lavés avec une solution chaude de savon de crésyl; les toiles, les doublures et les matelassures sont brûlées; les aciers et les ferrures sont flambés longuement. Le mobilier d'écurie, les seaux, baquets, fourches, pelles, sont lavés avec une solution de sublimé corrosif à 2 0/00, avec une solution d'acide phénique à 2 0/0, ou avec une solution de chlorure de chaux à 1 0/00.

Le corps du malade peut être lavé sur toute la surface avec une solution d'hypochlorite de soude à 10 0/0 ou avec une solution d'acide phénique à 2 0/0; il peut être lavé en certains points seulement pour enlever des matières infectieuses avec une solution de sublimé corrosif à 1 0/00. Les déjections liquides sont arrosées avec une solution renfermant 3 0/0 de sulfate de fer, 1 0/0 de sulfate de cuivre et 4 0/0 de chlorure de chaux.

En médecine vétérinaire l'iode de potassium exerce une action spécifique contre l'actinomycose. L'antiseptie peut être obtenue dans certains cas spéciaux par des vaccinations de virus atténué ou de sérum provenant d'animaux immunisés; exemple: dans le charbon bactérien, le char-

bon bactérien, le rouget du porc, le choléra des volailles, la péripneumonie du boeuf, la clavelée du mouton, la gourme du cheval, la maladie des chiens, la rage des herbivores. Les injections de cultures épuisées peuvent permettre de diagnostiquer certaines maladies, notamment la tuberculose et la gourme.

Les injections sous-cutanées d'acide phénique à 3 0/0 sont efficaces dans le rouget du porc et dans les affections typhoïdes du cheval. Les injections trachéales d'iode sont employées pour les maladies infectieuses du cheval et du boeuf; celles d'acide phénique dans le rouget du porc; celles d'acide thymique dans les affections typhiques.

L'acide borique est employé pour le muguet chez les veaux et les agneaux, pour le coryza gangreneux chez les boeufs. Pour pratiquer l'antiseptie intestinale, on fait usage d'acide borique en lavements, de salicylate de bismuth, de naphthaline, de traumabal, de benzonaphtol, de créosote, de créoline, de sulfure de calcium granulé, de salol sous forme d'électuaire, de bols ou de pilules, de salacétol, d'hyposulfite de soude, d'acide phénique, de créoline, d'acide lactique en breuvages.

Nous ne pouvons mentionner les antiseptiques qu'il convient d'employer pour opérer l'antiseptie locale dans chaque affection ou l'antiseptie chirurgicale, car nous sortirions d'un sujet pratique pour aborder une étude technique.

BOUQUET DE PENSEES

A l'origine, les mots sont tous vivants, chargés de sensations, comme un jeune bourgeon gorgé de sève; au terme de leur croissance, ils se flétrissent, se raidissent et finissent par devenir des morceaux de bois mort. — Hippolyte Taine.

On a élevé tant de monuments à tant de choses haïssables ou puériles qu'il serait crâne d'en élever un à la bêtise. — Arsène Alexandre.

En France, tout le monde est un peu de Tarascon. — Alphonse Daudet.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 22 octobre 1905.

Lafrenière, Pierre, 79 ans.
Wasbrood, Louis, 87 ans.

Slavan, Edouard, 61 ans.
Mainville, Joseph, 63 ans.
Cagnon, Alphonse, 51 ans.
Tangher, Annie, 52 ans.
Godmaire, Dme Félix, née Fortier, 61 ans.
Germain, Dme Trefflé, née Lajoie, 63 ans.
Rousseau, Hormisdas, 54 ans.
Dufresne, Eugénie, 46 ans.
Tremblay, Théotime, 68 ans.
Sullivan, John, 52 ans.
Dugas, Vve Emilie, née Dugas, 80 ans.
Burke, William, 77 ans.
Cavanagh, John, 36 ans.
Higgins, Dme Wm., née Lemay, 39 ans.
Larin, Dme Hormisdas, née Mailloux, 33 ans.
Archambault, Dme Norbert, née Labelle, 48 ans.
Trudeau, Vve Zéphirin, née Huguet-Latour, 89 ans.
Ruest, Dme Hormisdas, née Vandelac, 23 ans.
Cérat, Aldéric, 19 ans.
Bourret, Joseph-Carter, 40 ans.
Soucy, Emilie, 74 ans.
Racine, Désiré, 72 ans.
Day, Ellen-Mary, 15 ans.
Meloche, Thomas, 38 ans.
Neveu, Vve François, née Lefebvre, 40 ans.
Mitcheson, Mary, 45 ans.
Leblanc, Dme Jos., née Fontaine, 50 ans.
Corbett, Dme Will., née Kelly, 36 ans.
Brown, Dme Phil., née Lavoie, 24 ans.
Lamontagne, Louis-Joseph, 49 ans.
Labrèche, Dme J.-B., née Joly, 37 ans.
Côté, Joseph, 81 ans.
Dupont, Dme Théo., née Caron, 56 ans.
Brodeur, Henri, 77 ans.
Wilkinson, George, 52 ans.
Côté, Thomas, 79 ans.
Crowe, Michael, 78 ans.
Ramsay, Dme Gordon, née Woodrow, 34 ans.
Lapointe, Dme Adélaïde, née Goulet, 33 ans.
Brouillette, Louis, 43 ans.
Cabana, Ambroise, 69 ans.
Clifford, Mary, 78 ans.
McLaughlin, James, 60 ans.
Hems, Dme Louis, née Urbain, 75 ans.
Godin, Antoine, 23 ans.
Roger, François, 70 ans.
Bérubé, Octave, 62 ans.
Lecours, Olive, 58 ans.
Gagnon, Narcisse, 65 ans.
Marcoux, Ferdinand, 35 ans.
Roy, Auguste-Caurobert, 35 ans.
Lahaie, Dme Wilfrid, née Dagenais, 39 ans.
Forget, Joseph-Ernest, 22 ans.
Desjardins, Antoine, 53 ans.
Hébert, Charles, 42 ans.
Major, Dme Rodrigue, née Delorme, 38 ans.

Nos ambulances urbaines

(Suite)

Toujours au sujet d'ambulance, signalons qu'à l'hôpital Général, l'ambulance n'est pas dans l'hôpital, mais immédiatement en rapport avec lui. C'est un adjudicataire, sous les ordres des médecins, qui fait le service des voitures de cet hôpital, anglais en grande partie, comme on le sait.

On voudra bien remarquer, cependant, que, dans leur antagonisme pour lutter contre la douleur, les ambulances et hôpitaux ne s'occupent pas de la race des patients. Tout le monde a le même droit à leurs services, et ils les prodiguent sans hésiter, avec le plus grand empressement et la plus grande bienveillance.

Il est presque futile d'ajouter que tous les internes de l'hôpital Notre-Dame sont des médecins diplômés par l'Université Laval.

En considérant nos gravures, prises sur le vif, comme on le voit, nos lecteurs remarqueront, sans doute, une cellule dont la fenêtre est grillée; nous la signalons pour montrer combien étrange est parfois l'homme, puisque, même devant la mort, il est à l'occasion tapageur. En effet, la cellule d'hôpital dont il s'agit est celle réservée aux patients violents et criards, qui se sont fait blesser pendant qu'ils étaient en état d'ébriété.

En terminant ces brèves notes, qu'il nous soit permis de remercier le docteur J. A. Demers, interne en chef de l'hôpital Notre-Dame, pour l'amabilité avec laquelle il a facilité le travail d'information du représentant de cette revue.

Les courses de taureaux en Espagne

(Suite)

Le toréador leva ses yeux noirs, très passionnés, vers une loge des galeries, d'où des yeux également noirs, également passionnés, répondirent à son message d'amour et d'adoration. La "senorita" était en toilette noire, la seule couleur que portent en public les dames espagnoles de qualité. Une étoile de diamant brillait sur la poitrine de la belle, et une rose cramoisie caressait, ainsi que les lèvres d'un amoureux, sa masse de cheveux, plus sombres que la nuit, et sur lesquels reposait en partie une riche mantille de dentelle.

"Une heure auparavant, au travers d'une fenêtre grillée, Silverio avait donné cette fleur à l'espagnole, et maintenant il était heureux de la voir briller dans sa chevelure d'ébène. Le parfum de la rose venait caresser son odorat dans l'arène, d'où s'exhalaient des senteurs de sciure fraîche, où arrivaient d'autres parfums musqués que dispersaient des centaines d'éventails sans cesse agités.

"Mais sa courte rêverie prenait fin; en effet, maintenant, le taureau, devenu furieux par les tortures que lui infligeaient les "banderilleros", chargeait à fond. L'arène devint un enfer où frappaient sans relâche cornes et sabots. Au travers d'un nuage de poussière passaient de temps en temps les éclairs de l'épée du "matador". Personne n'eût pu dire exactement, après, comment la chose arriva; mais, soudain, un cheval blanc roula éventré dans l'arène; les terribles cornes du taureau faisaient oeuvre de mort. Par une fraction de seconde, José n'avait pas évité la deuxième charge du taureau, et le malheureux toréador était projeté en l'air et retombait inconscient sur la sciure ensanglantée. Un autre "matador" avait saisi l'épée qu'avait lâchée sa main de mourant, et très adroitement avait donné le coup de grâce à l'animal. La foule applaudit à outrance, sans excepter la "senorita" aux mains ornées de bijoux. Un instant elle se pencha en dehors de sa loge, pour voir la figure inanimée du pauvre toréador, si radieuse de courage et de grâce virile, il y avait à peine quelques instants!

"—Dieu! le pauvre garçon! s'exclama la belle Espagnole. Puis, se tournant vers un jeune homme qui se penchait sur le dossier de sa chaise, elle dit: "Don Felipe, vous pouvez avoir la rose, maintenant, bien qu'elle soit fanée..."

Le tablier rose

(Suite)

—J'ai raisonné Mariette. Elle comprend que ce mariage est impossible. Reste votre neveu, marraine. Télégraphiez-lui de venir cet après-midi même; je le ferai changer d'idée.

Et je ne voulus donner aucune explication.

A deux heures, M. Paul arriva. Mme Daucier et maman le menèrent au salon. Je les fis attendre tous trois le temps qu'il me fallut pour me nouer à la taille le petit tablier rose que Mariette m'apporta tout fraîchement repassé. Puis j'entr'ouvris la porte et pénétrai sans bruit.

—Je t'assure qu'elle n'est pas si jolie

que ça!—soutenait désespérément ma marraine au beau neveu.

—Elle a de grands yeux noirs magnifiques.

—Ah! cela, non, par exemple, — protestait à son tour maman en toute véhémence, — elle a des yeux vert troublé de jaune, tout petits et pas beaux!

—Je vous affirme qu'elle est ravissante, — cria M. Paul en se levant dans un sursaut et rendu furieux par l'entêtement de ces dames.

Il m'aperçut à ce moment même et s'exclama :

—Tenez! Regardez si elle n'est pas jolie?

—Maman, marraine et moi nous partîmes ensemble d'un grand éclat de rire. Alors, enlevant lestement mon petit tablier rose, je pris deux plis de ma jupe et je fis ma plus profonde révérence au jeune explorateur :

—Puisque vous n'aimez pas le nom de Mariette, Monsieur, je me permets d'en changer: je vous présente Mademoiselle Geneviève.

Et cette fois nous fîmes quatre à rire en toute la joie de notre coeur. — C. FOLEY.

Une propriété seigneuriale canadienne

(Suite)

Ce nom de "Boisbriant" est, dit-on, celui d'un officier français, qui jadis, au temps où le drapeau fleurdelisé flottait sur ce pays, était commandant du fort Senneville, que, par parenthèse, il aurait fait construire, ainsi que la tour observatoire qui, actuellement, appartient au domaine Clouston.

De la maison de maître où nous entrons après avoir jeté autour de nous le coup d'oeil que nous venons de décrire, nous dirons que depuis son achat par M. E. S. Clouston, elle a été absolument remise à neuf, meublée et décorée en entier. Cela, dans un goût très raffiné et somptueusement, avec cette note anglaise typique, toute de confort, bien entendu. On comprendra d'autant mieux le soin apporté par la propriétaire à ce sujet, qu'elle n'aime guère la grande société, et a passé beaucoup de son temps à voyager avec mesdemoiselles ses filles. Du reste, l'été dernier, plus que jamais, "Boisbriant" n'a ouvert ses portes qu'à un cercle d'amis intimes de la famille Clouston, laquelle est en grand deuil à la suite de la mort de la si regrettée Miss Anna Clouston. Ce sont généralement les personnes qui villégiaturèrent à Sainte-Anne de Bellevue et à Senneville, et qui, étant de vieux amis de la famille Clouston, voisinent avec elle. C'est ainsi que, tandis que nous visitons la propriété Clouston, nous vîmes les misses Angus traverser les ombrées allées de "Boisbriant", pour faire à Mme Clouston une visite matinale. Peu après arrivait une des charmantes filles de M. Forget, dans son automobile électrique.

Que dire de la maison, sur le seuil de laquelle nous nous sommes arrêtés un moment pour faire part des détails qui précèdent? Elle est, cette maison, une sorte de rêve, pour quiconque n'étant pas millionnaire, ne peut satisfaire ses caprices d'amateur de belles choses, et d'ami du bien-être. Toutes les pièces en sont admirablement meublées. Une visite au grand salon, au salon de la famille, à la salle à manger, nous a ravis, par le bon entendement et la disposition de toutes choses. Il est presque inutile d'ajouter que le nombre de pièces est considérable, partout l'électricité joue son rôle; c'est elle, par le travail de dynamos, qui alimente de eau l'habitation et le domaine.

Nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans tous les détails. De la véranda de ce château rural, à perte de vue le panorama est magnifique, en face, au loin, tout estompé de bleu; de l'autre côté du lac des Deux-Montagnes, nous apercevons l'ensemble si connu des édifices de la trappe d'Oka.

Laissant derrière nous la maison, nous nous acheminons vers le bord de l'eau. Là se trouve le pavillon de yachting du maître de céans; un superbe hangar sert à remiser des chaloupes, barques et canots luxueux et de toutes sortes. A l'ancre, à une encablure de la berge, nous voyons le magnifique yacht à vapeur de M. Clouston, et un autre à voile.

Rien, comme on vient de le voir, ne manque à "Boisbriant", pour en faire un domaine seigneurial de premier ordre. Partout, des téléphones de longue distance et d'usage particulier transmettent les ordres, et, grâce au labeur intelligent d'un personnel dévoué, cette propriété conserve un aspect qu'on ne peut oublier, tant il est beau, lorsqu'on l'a visité, par une tiède journée d'été, comme cela nous est arrivé.

EXCURSION POUR NEW-YORK

Le chemin de fer New-York Central annonce, dans une autre colonne, son excursion annuelle d'automne, pour la ville de New-York, par les trains réguliers du

mardi, 14 novembre, date à laquelle il sera vendu des billets au taux d'un seul passage, mais bons pour l'aller et le retour; ce retour de New-York pouvant être effectué dans la journée du samedi 25 novembre.

Les personnes qui profiteront de cette excursion auront l'occasion splendide de voir l'Exposition hippique de "Madison Square Garden", laquelle exposition aura lieu dans la semaine du 13 novembre; elles pourront aussi faire un voyage supplémentaire à New-Haven, et voir la grande partie de foot-ball qui, le 18 novembre, aura lieu, en cette dernière ville, entre Yale et Princeton; ou, ces personnes, pourront visiter les meilleurs théâtres de la ville de New-York, qui, maintenant, offrent les plus grandes attractions de la saison.

La perte d'argent due à l'habitude de boire

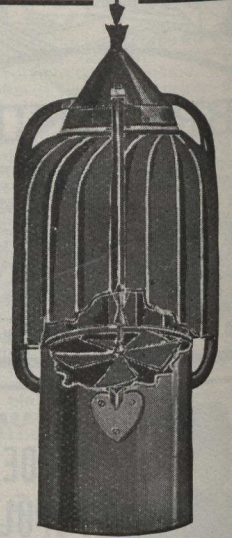
est une des conséquences les plus graves de l'ivrognerie. L'homme qui oit, non seulement se ruine, mais il prive les siens de l'appui auquel ils ont droit.

La "Samaria Taster's Prescription" a sauvé la vie à nombre d'ivrognes et rendu l'aisance et le bonheur dans beaucoup de familles. Donnée à l'usage des patients, dans le thé, le café ou la nourriture. L'argent que dépense un buveur ordinaire en une semaine s'aurait à payer le coût du traitement d'un mois. "Samaria Prescription" est un remède contre l'ivrognerie. Pas de publicité, tout est confidentiel.

Paquet gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée. Correspondance confidentielle. Adresser à: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.



Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étalles, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande.

T. LESSARD
Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal
En face du Champ-de-Mars

L'organisation spéciale et très étudiée de la fabrication de vêtements "prêts à mettre"



nous permet d'offrir à des prix variant de

\$10 @ \$25

des pardessus alliant à la suprême élégance, la confection la plus soignée et l'ajustement le plus parfait.

Le modèle ci-contre représente une de nos créations, un pardessus adapté à notre climat, long, ample et confortable, en tweeds nouveaux, unis, fléchés et car-teautés.

Notre étiquette sur tout vêtement est une garantie de satisfaction. Elle est là pour notre réputation et pour votre protection.

Male Attire

1875, rue Ste-Catherine, (Près du Théâtre Français)

Votre
Pharmacien

profite plus que vous
quand il vous donne
un substitut pour
remplacer le



BABY'S OWN SOAP

C'est le meilleur et le moins cou-
teux des savons pour la toilette et
les enfants.

ALBERT SOAPS LIMITED, Manufacturiers,
MONTREAL

Les mots "BABY'S OWN SOAP" imprimés dans le savon
et sur la boîte ne sont jamais traduits.



Le style "8"

DES

PIANOS RIVET

Avec caisse en acajou, noyer circassien,
chêne flamand ou doré, au choix.

Nous fabriquons aussi le PIANO RIVET sur commande, avec les essences de bois les
plus recherchés et dans les styles classiques: Louis XV, Empire, Colonial, et autres.
Nos contre-maitres sont des experts et sortent tous des grandes fabriques les plus
réputées d'Europe et d'Amérique.

Seuls Agents Généraux pour l'Amérique:

RIVET, DELFOSSE & CIE

5, cote St-Lambert, Montréal

Tél. MAIN 4097

Fabrique: 134ième rue et
Southern Boulevard,
NEW YORK

Pianos pris en échange
Accords, réparations et transports de pianos.

Le Vin Phosphaté au Quinquina

des RR. PP. Trappistes d'Oka

GUERIT LA DYSPEPSIE



Le Vin Phosphaté au Quinquina des RR. PP. Trappistes constitue pour toutes les affections de l'estomac un remède beaucoup plus efficace que toutes les préparations digestives connues. Composé de substances douées de propriétés toniques, calmantes et rafraîchissantes, il n'irrite ni l'estomac, ni les intestins, et ne provoque pas de constipation; il agit puissamment dans toutes les maladies des voies digestives et amène, après un usage régulier de quelques semaines, une amélioration notable dans les fonctions de digestion et de nutrition.

Un cas entre mille.

Collège St Laurent, 17 juillet 1905.

Au Rév. Frère économe,

Mon cher frère, — J'ai fait usage d'une bouteille de Vin Phosphaté au Quinquina, préparé selon la direction du Frère de Breyne, et j'en ai éprouvé un véritable soulagement. Dyspeptique depuis sept années, j'avais essayé bien des remèdes; plusieurs m'avaient soulagé, aucun, cependant, ne semble avoir le naturel et la commodité du Vin Phosphaté au Quinquina. Bien à vous en N.-S.,

(Signé) EDOUARD LAURIN, Ptre, C.S.C.,
Collège Saint-Laurent (Près Montréal).

En vente chez tous les principaux pharmaciens et épiciers

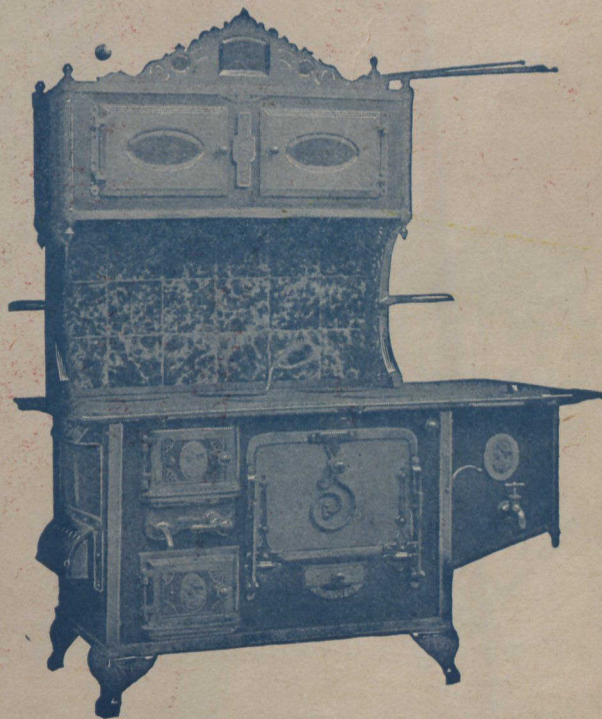
MOTARD, FILS & SENEAL

Seuls dépositaires au Canada

5, PLACE ROYALE, MONTREAL

LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

1554, rue Ste-Catherine

CIGARETTES SWEET CAPORAL



La vente énorme de
cette cigarette prouve sa
Qualité Supérieure